Rmag

Octobre 2022

Nikikk

ORANGE
Numéro

ISSN Canada : 2369-0313

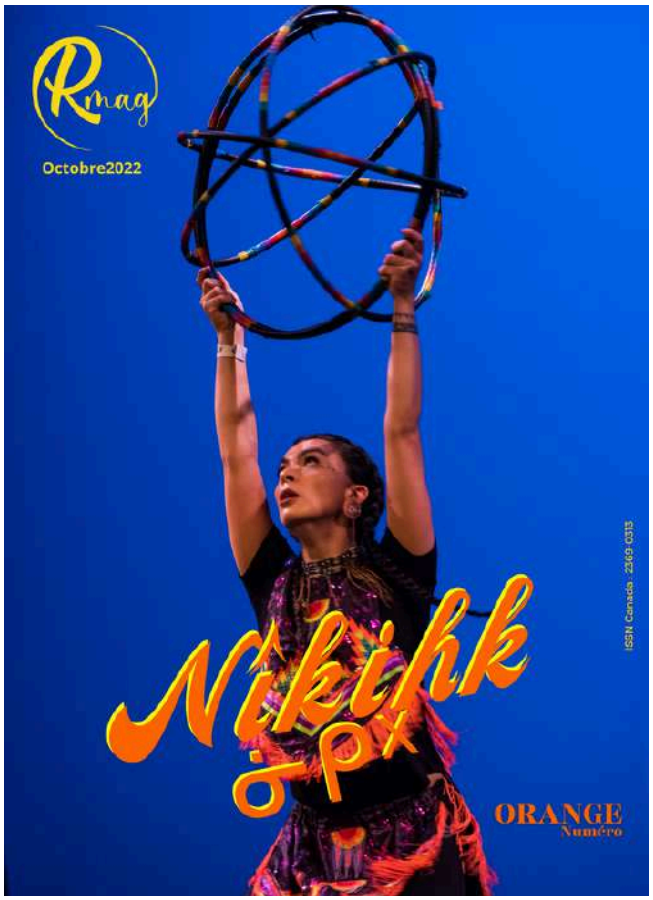
SOUTENEZ-NOUS À POSER DE L'ART POUR PANSER NOS MAUX CAUSÉS PAR TOUTES SORTES D'OPPRESSION

Votre soutien précieux nous permettra de financer une partie des étapes nécessaires pour accomplir notre mission. En priorité, cette campagne a pour finalité de couvrir les frais encourus pour :
- la refonte du site web afin de donner plus de visibilité aux artistes
- la production de contenus
- la promotion de nos différents projets (Arc en Xlles)
- la création de nouveaux projets (podcast, film, etc.).

Atteindre l'objectif serait magnifique, le dépasser serait absolument merveilleux ! L'argent supplémentaire récolté nous permettra de créer une édition spéciale en papier du magazine qui sera vendu au profit d'organismes de bienfaisance. Petits ou grands, chacun de vos coups de pouce permettront de belles réalisations et feront de ce projet une réussite.

FAITES UN DON

CLIQUEZ ICI



Couverture :
Makhena Rankin Guerin

R Magazine est une organisation à but non lucratif enregistrée
à Corporations Canada sous le numéro : 788691608RC0001 et
au Registraire des entreprises du Québec sous le numéro : 1176873918

L'équipe

Directrice de publication Angélique Marguerite Berthe Diène

Directrices de rédaction
Estelle Wallis
Janaina De Oliveira
Laura Bonnieu

Assistante de rédaction Anaïs Monino

Rédacteur.ice.s
Adrienne Sauriol
Amel Madjoudj
Anaïs Monino
Angélique Marguerite Berthe Diène
Camille Basso
Chiara Jacazzi
Jeanne Gignoux
Josée Anne Mallette
Laura Bonnieu
Mégane Luzayadio

Réviseur.e.s
Anaïs Monino
Benjamin Villard
Christel Caulet
Matthias Gray
Coline Priyono
Monique Duc
Nadia Kaïd
Olivia Moran
Oumar Lam

Traducteur.ice.s
Adrienne Sauriol
Anaïs Monino
Ariane Raffy
Clara Nencu
Coline Priyono
Christine Knox
Estelle Wallis
Matthias Gray
Oumar Iam

Infographistes
Laura Bonnieu
Angélique Marguerite Berthe Diène

Pour toute question ou suggestion, contactez-nous sur :

438 830-3001
info@r-magazine.ca
www.r-magazine.ca

PHOTO : ASSOCIATION TOURISTIQUE AUTOCHTONE DU CANADA

“

Écoute le vent,
il te parle.
Écoute le silence,
il murmure.
Écoute ton coeur,
il sait.

”

Proverbe Sioux

MOT DE L'ÉDITION

Après *Bleu numéro | Autisme et approches créatives* et *Ébène | Réussite Noire*, nous revoilà pour vous présenter notre Orange numéro intitulé *Nîkihk* (ᓂᑭᐠ) qui veut dire « Ma maison » en cri. Cette troisième édition met en lumière les populations des Premières Nations, des Métis et des Inuits.

Plus de 700 communautés autochtones vivent au Canada ; ce qui représente des dizaines et des dizaines de nations ainsi que de langues et donc, pour chacune, son histoire propre à raconter.

Découvrez celle de quelques fils et filles de ces peuples !

Angélique Marguerite Berthe DIÈNE
Directrice générale de R Magazine

PHOTO : RADIO-CANADA / ISABELLE LAROSE

SOMMAIRE

POUR LE PLAISIR DES YEUX... ET DE L'ÂME

10 L'art qui tisse des liens

13 Les légendes de Germaine Arnaktauyok

19 La Biennale d'art contemporain autochtone 2022 : Land Back

25 Leah Marie Dorion : artiste visuelle à l'héritage métis

28 Onquata : Pagaies décoratives d'inspiration autochtone

AVEC DES MOTS

35 Christi Belcourt : La sagesse de l'Univers

40 Simon Pérusse : Œuvrer à partager les valeurs et la culture des premières nations

EN SCÈNE

45 Ondinnok ou 37 ans de prises de parole théâtrale

49 *Pour toi Flora* la reconstruction après l'enfer des pensionnats

52 Jemmy Echaquan Dubé, une artiste talentueuse et engagée

56 Makhena Rankin-Guérin ou la magie de la danse des cerceaux

MÉLODIEUSEMENT

62 Bo Diaw : artiste instigateur du projet *Get Together Forever*

65 Anachnid - Un vent de fraîcheur musical

68 Voyage au coeur de l'univers d'Andicha Sondakwa

73 L'art de vivre de Kathia Rock

PIXEL

80 Nirrimi Hakanson ou l'art de capturer des moments de vie

85 *Homage to Humanity (Hommage à l'Humanité)* La photographie comme moyen de préserver l'héritage autochtone

SUR LE *CATWALK*

92 Sage Paul : Une figure autochtone incontournable de la mode

97 Original by Nomads

101 Linda et Evangeline Charlie Une pose pour le magazine Vogue

PARTENAIRES

Cheliel

Domaine Villeneuve

Vilicatio

EMQ Média

1948 Beads

StefdeKarda

Sunshine Agency

Agence NMC

Afro Women Workshops

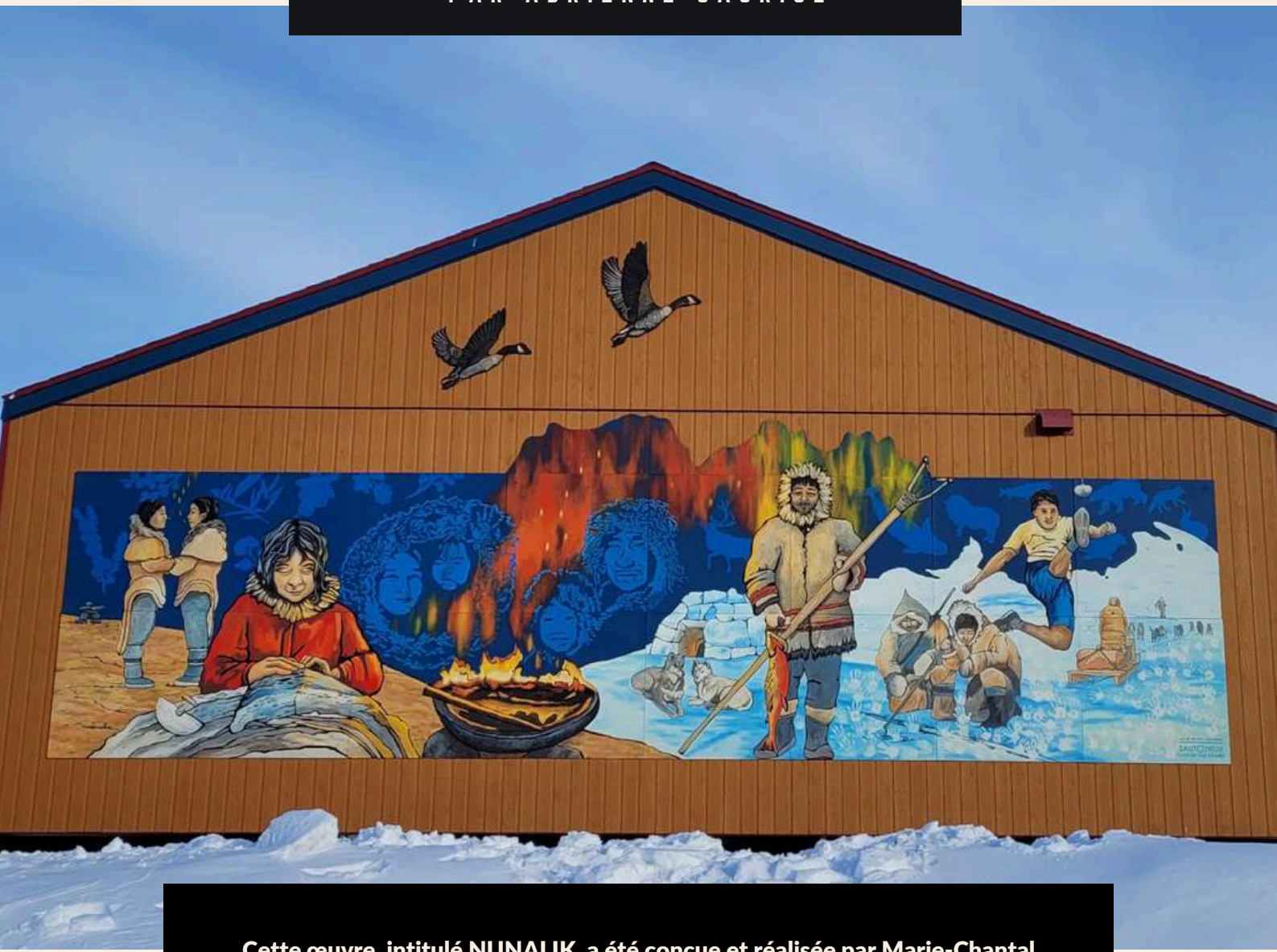
Aspis Rencontres

PHOTO : TOURISME AUTOCHTONE QUEBEC

POUR LE PLAISIR DES YEUX... ET DE L'ÂME

L'ART QUI TISSE DES LIENS

PAR ADRIENNE SAURIOL



Cette œuvre, intitulé NUNALIK, a été conçue et réalisée par Marie-Chantal Lachance et Nathaly Lessard de Sautozieux en collaboration avec des jeunes de la communauté Kangiqsumiuk.

C'est dans le village de Kangirsuk dans le Grand Nord du Québec, plus précisément dans la baie de Payne à quelque 1 600 kilomètres de Montréal, que la murale NUNALIK (communauté) a été conçue par Marie-Chantal Lachance et Nathaly Lessard de Sautozieux.

Ce village qui compte environ 500 habitant.e.s abrite l'école de Sautjuit où ses élèves du primaire et du secondaire ont pu participer à une œuvre collective dont iels sont très fier.e.s.

Marie-Chantal Lachance de Sautozieux a bien voulu répondre à nos questions.

NATHALY LESSARD

MARIE-CHANTAL LACHANCE

Comment se retrouve-t-on dans le Grand Nord pour ce genre de projets ?

C'est un projet de cœur à caractère social que nous voulions créer depuis 2019, mais la pandémie l'avait mis sur pause. Cette année, nous avons finalement pu le réaliser. Nous voulions créer avec les jeunes Inuits une œuvre identitaire. C'est « L'Art de voir Grand », un oganisme à but non lucratif (OBNL) dont la mission est de supporter des projets collectifs d'art mural public, qui l'a rendue possible.

Sarah Frederic, l'infirmière du village de Kangirsuk, a été notre contact. Elle voulait offrir à ces jeunes un projet « lumineux » auquel iels participeraient et dont iels seraient fier.e.s.

Quelles en étaient les étapes ?

Au début, nous pensions faire plusieurs petites peintures réparties sur les cabanons des habitant.e.s et, de cette façon, répartir l'art dans tous les coins du village. Mais au centre du village, il y avait un très beau mur sur l'usine de traitement d'eau, visible par tous.tes, car tout le monde passait par là pour aller y chercher son eau potable.

Voulant élaborer la murale à partir des idées et de la culture locale, nous avons fait des entrevues avec des Kangiqsumiuqs de tout âge afin de comprendre les caractéristiques intrinsèques de la communauté. Nous leur avons demandé de nous parler d'eux.elles. Iels ont été très ouvert.e.s et accueillant.e.s. Il y avait beaucoup de fierté dans ce qu'iels nous ont révélé d'eux.elles.

Nous avons élaboré une maquette à partir de documents iconographiques que nous avons fait valider jusqu'à ce qu'elle fasse l'unanimité auprès des gens consultés. Ensuite, nous l'avons reproduite sur seize panneaux de 4x4 pieds pour former une murale de 8 pieds de haut sur 32 pieds de large. Nous avons utilisé une peinture architecturale et un vernis anti-UV pour la protéger de la décoloration et des grands vents des blizzards. Au-dessus de la murale, nous pouvons voir des outardes en vol de même qu'une aurore boréale.

Le projet a duré au total trois semaines. Nous avons collaboré avec la directrice de l'école Sautjuit, Sylvie Roussy, de même qu'avec l'enseignant en arts plastiques, Christopher Duffin, qui nous a connectées aux jeunes, et l'enseignante de culture, Kitty Kudluk, qui nous a documentées sur plusieurs éléments identitaires. Le nouveau maire de la communauté, Daniel Verreault a également mis la main à la pâte.

En tout, ce sont plus de 150 élèves, enseignant.e.s, aîné.e.s et personnes de la communauté locale de Kangirsuk qui ont participé au projet, que ce soit pour apporter leurs idées, peindre ou installer la murale.

Comme vous pouvez constater sur les photos, ces yeux sont remplis de sourires et de la fierté de participer à ce genre de projet ; ce qui démontre bien que l'art tisse des liens.

Les légendes de Germaine Arnaktauyok

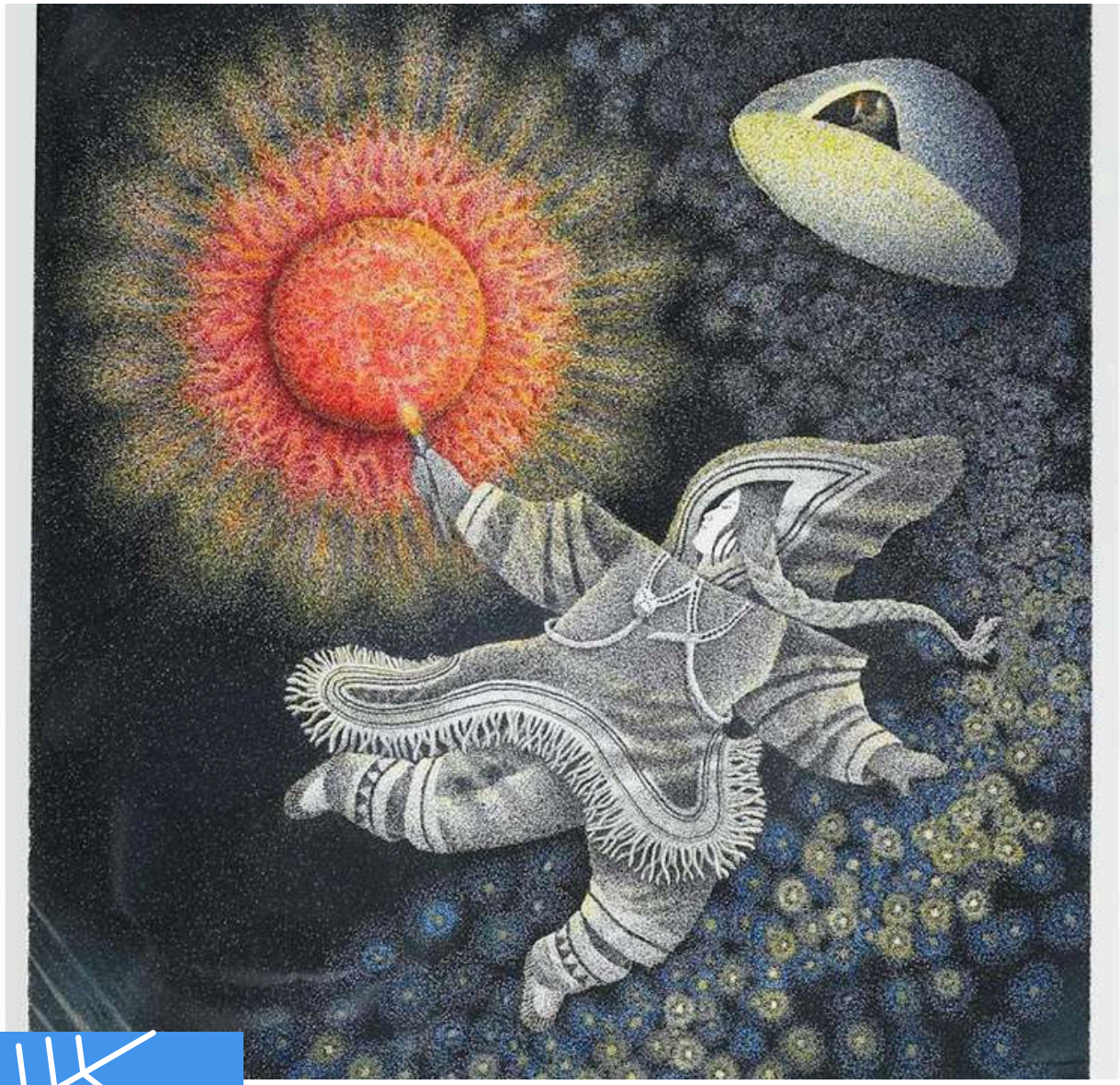
PAR LAURA BONNIEU

SA VIE

SON OEUVRE

SES HONNEURS

Originaire de l'Arctique canadien, Germaine Arnaktauyok est reconnue pour son talent artistique pluridisciplinaire. Ses œuvres sont inspirées de son enfance, mais aussi de ses lectures historiques. Femme d'art et de lettres, Germaine sait transporter le spectateur dans le froid de la vie d'un camp inuit.



THE FIRST LIGHT

SA VIE

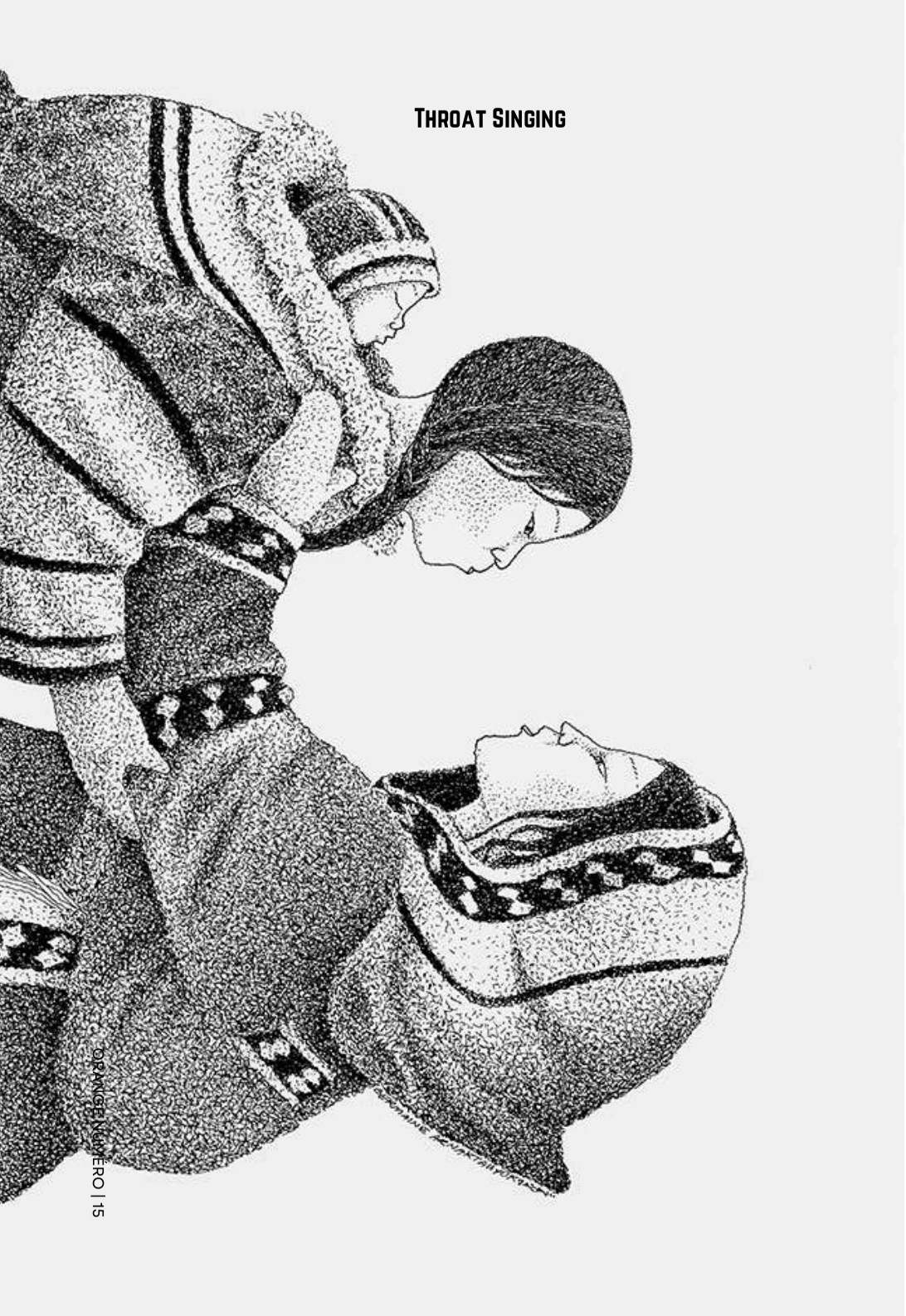
Fille de sculpteur.rice.s, Germaine Arnaktauyok voit le jour en 1946 à Maniitsoq, une commune du Groenland. Elle vit avec ses parents et ses oncles et elle est la troisième d'une fratrie de huit enfants. Ses parents décident de déménager dans un camp inuit près d'Igloolik alors qu'elle est encore jeune et elle est élevée dans un mode de vie traditionnel.

« J'ai donc grandi avec des huttes de terre, les tentes en peau de phoque, les traîneaux à chiens. C'est ainsi que j'ai grandi. Comme une vraie Inuite, je dirais. » (Entrevue avec Lindsay Lachance pour le Centre national des arts à l'occasion du mois national de l'histoire autochtone).

Germaine va à l'école dans un pensionnat catholique à Chesterfield pendant sept ans. Les professeur.e.s voient déjà en elle un esprit créatif et un talent artistique rare. Germaine dessine et vend sa première toile à tout juste onze ans. Elle étudie les beaux-arts à l'Université du Manitoba, l'art commercial et les beaux-arts au Collège algonquin ainsi que la gravure au Collège de l'Arctique au Nunavut.

Dans les années 70, elle commence à travailler au Frobisher Bay Arts and Crafts Centre à Iqaluit dans le Nunavut. Elle déménage alors à Yellowknife où elle est illustratrice pour les livres et manuels d'éducation du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien.

Germaine se marie en 1976 et met au monde sa fille unique, Amber, en Colombie-Britannique. Elle décide de se consacrer à sa famille jusqu'en 1989 où le couple divorce et où Germaine retourne vivre à Yellowknife pour se concentrer sur sa carrière.



Throat Singing

First Born

SON ŒUVRE

Germaine Arnaktauyok est une artiste complète puisqu'elle excelle dans plusieurs domaines tels que le dessin, la gravure, la sérigraphie ou encore la lithographie. Plusieurs de ses œuvres sont mondialement connues et certaines sont exposées au Musée des Beaux-arts du Canada d'Ottawa, au British Museum de Londres ou à l'Académie des Beaux-arts de Pennsylvanie, pour n'en citer que quelques-uns.

Elle puise son inspiration dans les histoires et légendes qui lui ont été racontées enfant, mais aussi dans les traditions connues, issues de sa culture inuite ancestrale. Germaine, étant partie jeune des camps, a aussi exploré et découvert certains aspects de cette culture en lisant les récits historiques inuits comme ceux de Knud Rasmussen. Elle aime illustrer les mythes inuits et les modes de vie traditionnels

« Les Inuits ont beaucoup de légendes qui sont transmises de génération en génération jusqu'à aujourd'hui. » (Entrevue avec Lindsay Lachance pour le Centre national des arts à l'occasion du mois national de l'histoire autochtone).

Lorsque l'on imagine la culture inuite, on ne peut pas ignorer le lien avec la terre et avec les animaux. Bien qu'elle dise préférer dessiner les humains au détriment des animaux, Germaine se sent obligée de les dépeindre puisqu'ils sont présents dans les écrits.

En 1971 puis en 1973, Co Hoedman fait appel à elle pour la conception de deux films d'animation, respectivement Le hibou et le lemming : une légende eskimo et Le hibou et le corbeau : une légende eskimo. Germaine est responsable des marionnettes pour les deux volets et du décor pour le premier film.

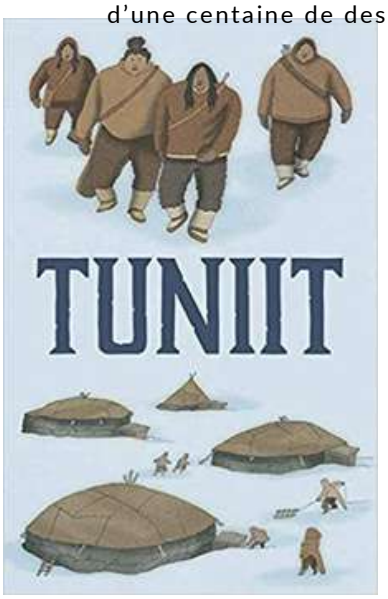
Après des illustrations dans les livres d'apprentissage, elle enjolive les livres de la littérature jeunesse avec Those That Cause Fear de Neil Christopher en 2016 et Tuniit de Rebecca Hainnu en 2017.

Elle est l'illustratrice de plusieurs ouvrages pour adultes tels que Unikkaaktuat : An Introduction to Inuits Myths and Legends de Neil Christopher. Ce livre inspire un spectacle vivant dont la troupe donne des représentations aux quatre coins du Canada. Germaine est une pièce maîtresse dans ce projet puisqu'elle y est consultante, illustratrice et qu'elle participe à la mise en scène. Elle illustre aussi brillamment Le harpon du chasseur de Markoosie en 1970 et ᑕᑲᓇᓇᓘᒃ, Takananaluk de Herve Panic en 2018.

Passionnée de littérature, Germaine Arnaktauyok devient co-autrice avec Gyu Ho, à l'occasion d'un livre intitulé My Name is Arnaktauyok : The Life and Art of Germaine Arnaktauyok. Cet ouvrage est une autobiographie qui conte son histoire illustrée d'une centaine de dessins.

LE HIBOU ET LE CORBEAU : UNE LEGENDE ESKIMO

THOSE WHO CAUSED FEAR DE NEIL CHRISTOPHER



TUNIIT DE REBECCA HAINNU

Thunder and Lightning

SES HONNEURS

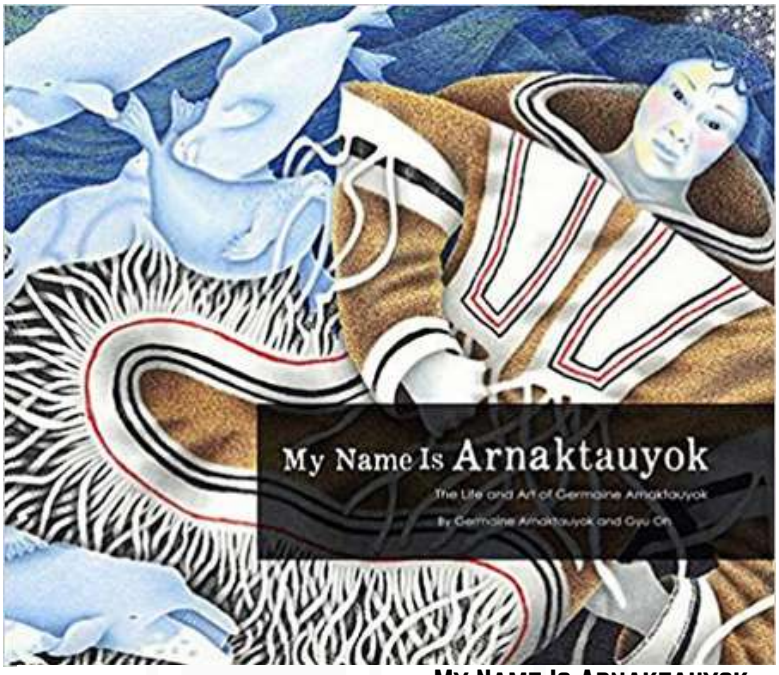
« Les Inuits ont beaucoup de légendes qui sont transmises de génération en génération jusqu'à aujourd'hui. »

(Entrevue avec Lindsay Lachance pour le Centre national des arts à l'occasion du mois national de l'histoire autochtone).

À deux reprises la Monnaie royale canadienne a sélectionné le travail de Germaine pour orner ses pièces. En 1999, sa sérigraphie intitulée The Drummer se fixe sur une pièce de deux dollars en l'honneur de la fondation du Nunavut. Elle voulait que le battement de tambour résonne dans tout le pays afin que l'histoire de la création du Nunavut puisse inspirer d'autres peuples autochtones. L'année suivante, en 2000, l'artiste conçoit une pièce d'or en édition spéciale et d'une valeur de deux cents dollars dans le cadre de la série « Cultures et traditions autochtones ».

En février 2021, l'artiste Germaine Arnaktauyok reçoit une distinction pour l'ensemble de ses œuvres, le Prix du Gouverneur général en arts visuels et en arts médiatiques du Conseil des arts du Canada.

« Les dessins riches et magnifiquement colorés d'Arnaktauyok dépeignent un kaléidoscope de son héritage, allant de l'astronomie à la mythologie en passant par la philosophie des temps oubliés ».
(Conseil des arts du Canada.)



My Name Is Arnaktauyok, The Life and Art (avec Gyu Ho)

Piece de 2 $ de la serie The Drummer

In Return I give Water

La Biennale d'art contemporain autochtone 2022 : Land Back

PAR LAURA BONNIEU

Le thème choisi pour la Biennale d'art contemporain autochtone de 2022 est *Land Back*. Il s'agit pour cette sixième édition d'un thème fort, faisant référence aux territoires dérobés et aux actions pour les récupérer afin de les préserver pour les futures générations. Cet été, huit lieux d'exposition ont ouvert leurs portes pour accueillir des œuvres célébrant la nature, le retour aux techniques ancestrales et dénonçant la perte des mœurs, le racisme ou le colonialisme.

Qu'est-ce que la BACA ?

Il s'agit de la Biennale d'art contemporain autochtone. C'est une organisation à but non lucratif dont l'objectif est de faire reconnaître et de soutenir les artistes autochtones. Sa première édition a eu lieu en 2012 à la galerie Art Mûr. Vingt-six artistes autochtones avaient été exposé.e.s sur le thème de l'attachement au territoire. Au fil des années, cette manifestation culturelle a gagné en popularité jusqu'à être un évènement central de la scène artistique québécoise.

L'édition 2022

Pour cette édition, intitulée *Land Back*, qui se tient actuellement depuis le mois d'avril jusqu'à décembre 2022, la BACA exposera dans huit lieux différents et dans quatre villes québécoises : Montréal, Québec, Sherbrooke et Saint-Hyacinthe. Michael Patten et Alexandra Nordstrom dirigent ces expositions et ont choisi une cinquantaine d'artistes d'Amérique du Nord qui n'ont encore jamais été exposé.e.s lors des précédentes éditions.

Land Back évoque le mouvement activiste pour la restitution des terres, nous pouvons lire : « Le thème de la 6e Biennale d'art contemporain autochtone est *Land Back*, faisant référence à la mobilisation des autochtones pour regagner l'intendance des terres et des écosystèmes traditionnels, avec l'objectif de les préserver pour les générations à venir. »

En plus d'appeler à l'action, les expositions proposent des questionnements sur l'environnement et le futur de notre planète. La BACA avance, dans son communiqué de presse, des solutions telles que : « rendre la terre à ses protecteurs traditionnels et légitimes. La revalorisation des savoirs autochtones va au-delà des gestes symboliques de reconnaissance ou d'inclusion ; elle vise à modifier de manière significative les pratiques et les structures. »

Qu'est-ce que le mouvement *Land Back* ?

Le site de la BACA répond longuement à cette question. « Depuis des temps immémoriaux, les peuples autochtones ont préservé la biodiversité malgré la croissance continue de la population humaine. Peu après l'époque des premiers contacts avec les Européens, les communautés autochtones ont été dépouillées de leurs terres ancestrales ; le mouvement Land Back vise à restaurer la gouvernance et l'intendance du territoire pour un avenir durable. »

Pour résumer, le mouvement *Land Back* consiste à restituer les terres ancestrales, les ressources et les cours d'eau aux nations autochtones présentes sur ces territoires avant la colonisation. Il s'agit aussi d'obtenir réparation et de faire respecter les droits autochtones, la langue et les traditions de ces peuples.

Land Back
Le catalogue
de l'exposition
6e Biennale d'art contemporain
autochtone (BACA)
Alexandra Nordstrom, Michael Patten

Land Back en quelques œuvres

Asiniy Iskwew (« Femme de roc » en cri) de Lori Blondeau — 2016

Asinily Iskwew est une série de quatre photographies célébrant les roches des Plaines anciennes. Elle rend hommage à Mistaseni, un rocher sacré de 400 tonnes qui a été détruit par le gouvernement de Saskatchewan afin de construire un lac artificiel. Selon l'histoire, ce rocher était un lieu de rassemblement, de transmission des coutumes et des légendes, mais aussi un lieu de cérémonies sacrées.
Les photos sont des autoportraits montrant l'artiste au plus haut d'un rocher, regardant l'horizon d'un regard défiant. Lori Blondeau s'est exprimée sur son œuvre sur Resilience Projet. « *I stand atop rocks, draped in blood-red velvet cloth, reflecting the resilience of Indigenous cultures.* » (« Je me tiens au sommet de rochers, drapée d'un tissu de velours rouge sang, reflétant la résilience des cultures autochtones. »)

The Strata of Many Truths de Roxanne Charles – 2019

The Strata of Many Truths ne peut laisser personne indifférent. Ce mur blanc duquel des mains plâtrées jaillissent est un hommage aux victimes des pensionnats de St Mary's en Colombie-Britannique. Cet internat ouvert de 1863 à 1985 a été le dernier à fermer ses portes. Il avait pour vocation première de scolariser, d'enseigner le catéchisme et d'assimiler les enfants autochtones. Selon Radio-Canada, « Plus de 150 000 enfants métis, inuit et membres de Premières nations ont été forcés de fréquenter des pensionnats au Canada. » Selon la Commission de vérité et réconciliation du Canada, 3 000 à 6 000 enfants ont disparu. De nombreuses personnes survivantes ont évoqué les sévices physiques, psychologiques et sexuels qui leur ont été imposés.

Amelanchier alnifolia et *Artemesia cana* de Carrie Allison

Cette BACA est aussi l'occasion de travailler avec des matériaux et des techniques ancestrales. C'est le cas de Carrie Allison qui utilise le perlage pour représenter des végétaux utilisés dans la médecine des peuples autochtones du nord-ouest de l'Alberta, une médecine qui se base sur le pouvoir des plantes qui ont nourri pour certaines et guéri pour d'autres, les ancêtres.

Sur son site Internet, l'artiste exprime sa gratitude : « *We must care for these plants so they can continue their important work for future generations.* » (« Nous devons prendre soin de ces plantes afin qu'elles puissent poursuivre leur important travail pour les générations futures. »)

La commissaire et doctorante en histoire de l'art Alexandra Nordstrom a rédigé un essai qui accompagne la BACA. Elle s'exprime au sujet de cette artiste : « Ses œuvres évoquent notre lien à la Terre qui date de si longtemps. Elles évoquent une relation de care. Elles ont une capacité d'apaisement et de guérison pour moi. »

Les œuvres de Duane Issac – 2020

Duane Issac est photographe, mais aussi créateur de masques. Cette série de photographies à la portée symbolique sans titre a été réalisée pour répondre à un questionnement sur la souveraineté. En ce mot, on entend évidemment « souveraineté des terres autochtones », mais aussi celle des organismes autochtones.

Ces photographies sont inspirées de la nature, des terres et du lien entre ces celles-ci et les corps autochtones. Elles sont une représentation de la relation intime que ces corps entretiennent avec leur territoire. Les peuples autochtones se considèrent comme une partie de leur territoire. Sur le site de Canadianart, nous pouvons lire : « *We see sovereignty of Land and body as two sides to the same coin: when we have thriving Indigenous Lands, we have thriving Indigenous People; when we have healthy Indigenous People, we have healthy Indigenous Lands. As you explore each contribution in this digital issue you will see how these two themes connect and intertwine.* »
(« Nous implémentons la souveraineté de la terre et du corps comme les deux faces d'une même médaille : lorsque nous avons des terres autochtones prospères, nous avons des peuples autochtones prospères ; lorsque nous avons des peuples autochtones en bonne santé, nous avons des terres autochtones en bonne santé. »)

Nothing Happened Here de Jeremy Dennis – 2016

Nothing Happened Here est une série de photographies mettant en image la violence du colonialisme sur les terres autochtones. L'utilisation centrale de la flèche et du sang coulant est le symbole de cette fureur. Sur le site Internet de l'artiste, nous pouvons lire : « *The arrows in each image act as a symbol of everlasting indigenous presence in each scene.* » (« Les flèches de chaque image agissent comme un symbole de la présence indigène éternelle dans chaque scène. »)

Jeremy Dennis explique avoir eu cette idée artistique en observant sa communauté, la réserve Shinnecock à Southampton. En côtoyant les autres membres de sa collectivité, il ressent l'omniprésence du passé, le traumatisme de la perte d'un territoire et d'une culture. Il ressent le fardeau porté par sa communauté de n'avoir pas pu conserver toutes ses terres et ni exercer pleinement leurs droits ancestraux et leurs activités traditionnelles.

La plupart des lieux d'exposition ont mis fin à leur manifestation fin juillet. La maison des Jésuites de Sillery à Québec offre encore la sienne jusqu'au 20 novembre. Vous pouvez aller parcourir ses œuvres mettant à l'honneur des artistes autochtones.
Si vous avez raté les expositions des autres lieux culturels, vous pouvez vous rattraper puisque Expression, le centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, offre une version condensée de la BACA depuis le 1er octobre et pour trois mois. Dix-huit artistes autochtones exposent, dont Lori Blondeau, Roxanne Charles et Duane Issac présentés précédemment.

In Dreams and Autumn de Sky Hopinka - 2021

Man Standing Against the Machine, Standing Rock Reservation de Sky Hopinka - 2016

Leah Marie Dorion
artiste visuelle à l'héritage métis

Par Anais Monino

Artiste multidisciplinaire métisse, Leah Marie Dorion affirme son identité et sa culture autochtone à travers sa créativité et destine son art à toutes les générations.

Voici un aperçu de son univers.

Qui est-elle ?

Leah Marie Dorion est une artiste métisse qui vient de Prince Albert en Saskatchewan. En plus de peindre, elle est enseignante, réalisatrice et écrivaine. Comme elle l'explique, ses œuvres sont influencées par des enseignements culturels traditionnels tels que la roue de médecine et le cercle sacré de la vie. Elle se sert de son héritage métis comme « *a unique bridge for knowledge between all people* » (« un pont unique pour le savoir entre tous les peuples »). Pour décrire sa philosophie artistique, elle utilise les expressions suivantes : « *Art with Purpose* » (« l'Art avec un Objectif »), « *Art with Intention* » (« l'Art avec une Intention »), « *Create the world you want to live in* » (« Crée le monde dans lequel tu veux vivre ») et « *Passing knowledge forward through the generations* » (« Transmettre le savoir à travers les générations »). Elle y associe aussi une idée de joie, de liberté et d'exploration, entre autres. Cette philosophie semble indiquer une sorte d'indépendance, une envie de remodeler les choses dans un but précis, de parler au monde, et ce, à travers sa créativité et son art.

Ses œuvres et distinctions

Ses œuvres reposent beaucoup sur le symbolisme. Les symboles sont, pour elle, porteurs d'aspects spirituel, mental, émotionnel et physique et peuvent avoir un impact aussi bien sur le conscient comme sur l'inconscient d'un individu. Parmi ces symboles, nous pouvons retrouver la tortue, associée notamment à la terre ; le papillon représentant le passage de l'enfance à l'âge adulte ou encore le rouge-gorge qui « *teaches humans about the joy of using your voice* » (« *enseigne aux humains la joie d'utiliser leur voix* »). Tous les symboles sont profondément connectés à la nature, à ses bienfaits, à ses lois et à ses enseignements et représentent un aspect fondamental de la façon dont les différentes communautés autochtones voient le monde et le célèbrent.

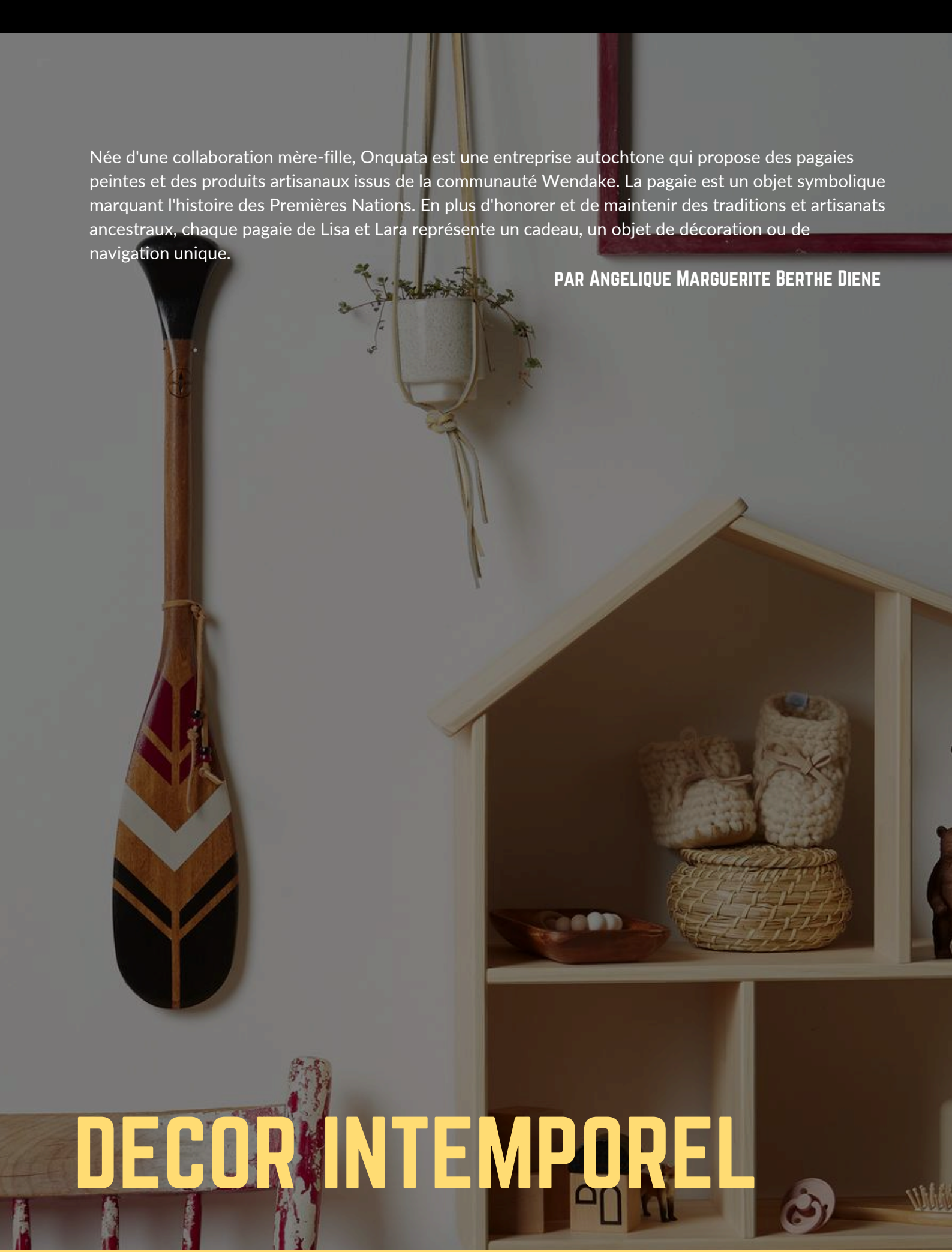
Les femmes ont également une place importante dans ses œuvres ; elles sont, pour elle, essentielles à la transmission du savoir à travers les générations. Une de ses œuvres, *Givers of Life*, a, d'ailleurs, figuré sur une affiche de la Société des Obstétriciens et Gynécologues du Canada (SOGC) pour leur division internationale de la santé des femmes.

En plus de cela, elle a aussi reçu une bourse du Conseil des Arts de Saskatchewan pour un de ses projets et la galerie Allan Sapp de North Battleford à Saskatchewan a intégré plusieurs illustrations de deux de ses livres pour enfants (*The Giving Tree et Relatives with Roots*) dans leur collection permanente.

ONQUATA

Pagaies decoratives d'inpiration autochtone

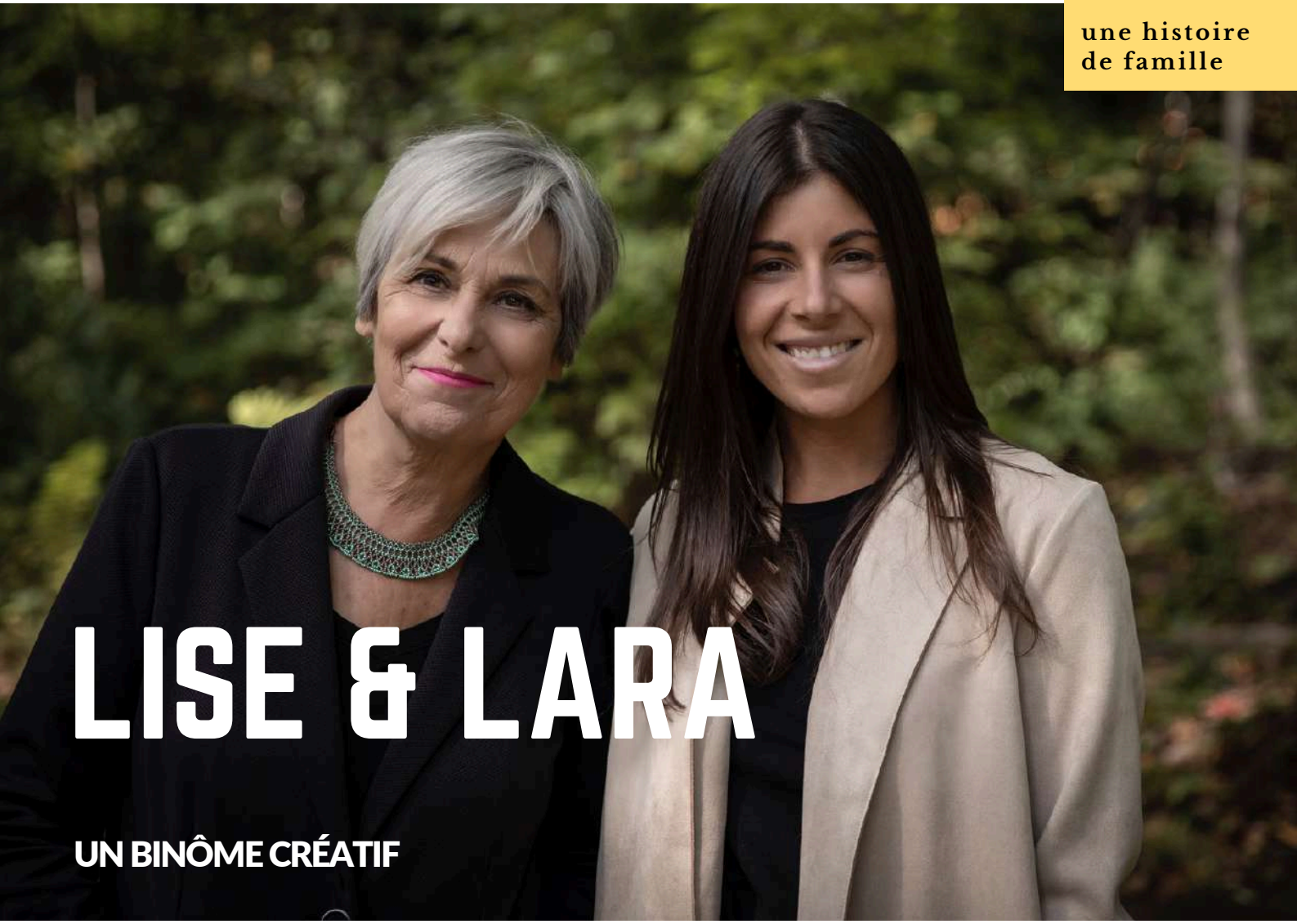
Par un duo mère-fille Wendat



DÉCOR INTEMPOREL

Née d'une collaboration mère-fille, Onquata est une entreprise autochtone qui propose des pagaies peintes et des produits artisanaux issus de la communauté Wendake. La pagaie est un objet symbolique marquant l'histoire des Premières Nations. En plus d'honorer et de maintenir des traditions et artisanats ancestraux, chaque pagaie de Lisa et Lara représente un cadeau, un objet de décoration ou de navigation unique.

PAR ANGELIQUE MARGUERITE BERTHE DIENE



LISE & LARA

UN BINÔME CRÉATIF

Une mère et sa fille, Lise et Lara, sont derrière cette jeune entreprise autochtone. Venant de la communauté de Wendake, les deux copropriétaires ont grandi dans le même environnement et ont été biberonnées toutes les deux à la fibre entrepreneuriale.

« Nos familles y ont prospéré en tant qu'entrepreneurs. Notre communauté a toujours été caractérisée par ses nombreuses initiatives en commerce, en art ou en développement de tous genres. Elle est très active et ce trait culturel influence certainement les membres à déployer leur talent d'entrepreneur et de créateur. »

Travailler comme duo mère-fille est un beau défi qui ne vient pas uniquement avec son lot de facilités. « Il peut nous arriver d'avoir des idées un peu différentes, mais dans l'ensemble, avec un bon partage des tâches, cela fonctionne bien. » Une bonne répartition des tâches est souvent la clé, on le sait ! Lise se dédie à la production ainsi qu'à la gestion du personnel tandis que Lara se charge de l'administration, du marketing et du service à la clientèle.

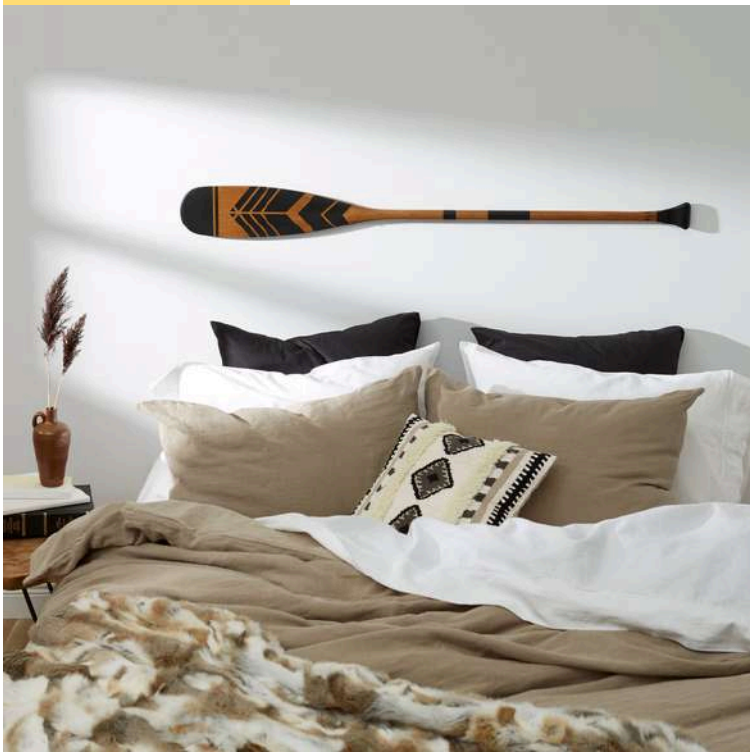
> LA PAGAIE EST UN OBJET TRÈS PRÉSENT DANS NOS VIES ET ELLE L'A ÉTÉ DAVANTAGE DANS LA VIE PASSÉE DE NOS ANCÊTRES.

Si vous vous demandez quelle est la genèse de leur entreprise, Onqata, cela est advenu à la suite d'un projet de décoration pour un chalet. « La pagaie est un objet très présent dans nos vies et elle l'a été davantage dans la vie passée de nos ancêtres. Il était naturel de l'intégrer dans notre espace et de lui donner une place particulière. Autrefois objet utilitaire, la pagaie a permis à nos peuples de se déplacer, de faire du commerce et d'aller à la rencontre d'autres nations. Les Premières nations aimaient décorer leurs objets quotidiens et la pagaie ne faisait pas exception. »

DES FEMMES ACTIVES

À L'EXTÉRIEUR AUSSI

Plein air et activités sont des mots d'ordre pour Lara et c'est donc sans étonnement que « la pagaie colle à sa personnalité, elle qui aime l'outdoor, se projeter, aller de l'avant et rencontrer des gens ». Cela se reflète également dans les ressentis que procure la pagaie, qui est un outil très signifiant. Quant à Lise, elle voit de la magie en faisant tout simplement une randonnée en canot sur un lac paisible avec une jolie pagaie. « Puisque nous avons l'opportunité de faire du canot sur notre territoire, le Nionwentsïo, utiliser une de nos pagaies enjolivées ajoute au plaisir et à l'enchantement. »



NOUS AVONS LE DÉSIR D'AJOUTER À NOTRE PROJET UN ASPECT PÉDAGOGIQUE AFIN DE FAVORISER UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DE NOTRE NATION ET FAVORISER LE RAPPROCHEMENT.

Les deux entrepreneures Wendat ne cachent pas leur fierté d'offrir de tels produits avec un historique si significatif. Elles ont comme projet de construire un atelier-boutique afin de permettre à leur clientèle de voir leurs méthodes de production, mais aussi de connaître davantage voire d'apprendre sur l'histoire et la vie contemporaine des Wendats.

De plus, Lise et Lara dénotent un emballement de leur créativité lorsqu'elles collaborent avec d'autres designers sur des projets spécifiques. « Cela nous permet d'aller au-delà de ce que nous offrons habituellement, ce que nous adorons. Nous avons quelques réalisations dont nous sommes très fières et espérons exploiter davantage ces opportunités de collaboration. Actuellement nous privilégions la peinture acrylique et la teinture au pochoir fait à la main. »

AVEC DES MOTS

UNE FOULE MANIFESTE A VANCOUVER
LE JOUR DE LA FETE DU CANADA
PHOTO : BLAKE ELLIOTT

CHRISTI BELCOURT
LA SAGESSE DE L'UNIVERS

Par Camille Basso

Artiste et activiste métis reconnue pour son engagement auprès des communautés autochtones, Christi Belcourt sait manier les mots avec brio lors de ses conférences, tout comme les perles ou l'acrylique pour traduire ses pensées à travers l'art.

Artiste et activiste métis reconnue pour son engagement auprès des communautés autochtones, Christi Belcourt sait manier les mots avec brio lors de ses conférences, tout comme les perles ou l'acrylique pour traduire ses pensées à travers l'art. Écrivaine, artiste visuelle et militante, cette originaire de Scarborough a fait porter sa voix d'une côte à l'autre du Canada, mais, surtout celle des millions de personnes autochtones pour lesquelles elle milite chaque jour.

Si l'on se penche sur les origines de Christi Belcourt, on comprend aisément que sa volonté de s'engager pour les populations autochtones n'est pas un trait de caractère unique dans sa famille. Métis elle-même, elle est la fille de Tony Belcourt, président fondateur du Congrès des peuples autochtones en 1970 et militant des droits des métis. De son côté, son frère Shane est un écrivain, réalisateur et musicien, dont le long-métrage *Tkaronto* (2007) interroge l'identité et les traditions des personnes autochtones qui vivent en milieu urbain. Sa sœur Suzanne, quant à elle, est également une artiste visuelle du sud de l'Ontario. Un entourage si créatif et engagé a donc certainement participé à l'œuvre de Christi elle-même.

Néanmoins, ce qui caractérise l'unicité de cette artiste aux nombreux talents n'est pas la pluralité de ses engagements, mais bien la forme particulière qu'elle donne à chacun d'entre eux. En effet, du militantisme à la création artistique, Belcourt adopte des positions radicalement différentes qui, en elles-mêmes, constituent son authenticité.

The Great Mystery of Water

Plant Medicine

L'activiste qu'elle est se distingue effectivement par ses discours forts, une vive volonté d'atteindre une véritable égalité dans la société canadienne et, surtout, une opposition quant à un gouvernement qui agit trop peu en faveur des populations autochtones. En 2017, lors d'une conférence, Christi Belcourt détaillait notamment : « D'un point de vue politique, le mot "réconciliation" n'est qu'une nouvelle appellation pour décrire les politiques insidieuses d'assimilation instaurées par le gouvernement. Or, la vraie réconciliation n'est ni confortable ni pratique, et elle ne devrait pas l'être. La réconciliation sans le retour d'une terre dérobée et une correction de tout ce qui a résulté de cette dépossession ne sont pas possibles. » Très engagée pour les populations autochtones, elle fait ainsi partie de ceux et celles qui ne cèdent devant aucune concession ni compromis pour faire valoir leur voix.

À l'inverse, l'artiste nous invite à de véritables voyages des sens et des couleurs, à travers des œuvres qui rendent un profond hommage à la nature. Spécialiste du perlage et de l'acrylique sur toile, Christi Belcourt transmet la splendeur de la faune et de la flore dans chacune de ses créations. D'une constellation florale à l'envol d'une hirondelle, ses toiles comme ses perlages constituent l'un des plus beaux témoignages de notre environnement que l'on puisse observer actuellement. De cette manière, d'ailleurs, Belcourt se targue de pouvoir prendre un engagement supplémentaire, celui du respect d'une Terre que l'on consume chaque jour un peu plus, sans se soucier de la disparition de sa beauté.

Lorsque l'activiste Belcourt parle ou s'engage, nos cœurs et nos sens battent à l'unisson des siens pour militer auprès des peuples qui ont trop longtemps souffert d'une société aux valeurs archaïques. Mais quand l'artiste nous invite à découvrir son œuvre, elle nous transmet d'un souffle toute la sagesse de ses racines, la sérénité d'une nature que l'on oublie trop souvent, et le spectacle environnemental qui, par sa magnificence, nous laisse sans voix.

Wisdom of the Universe
Credit : Crayg Boyko

A Delicate Balance

This Painting is a Mirror

Offerings to save the world

The Earth is My Government

SIMON PÉRUSSE

Œuvrer à partager les valeurs et la culture des premières nations

PAR JOSEE-ANNE MALLETTE

SIMON LE MAGICIEN

Grâce à ses talents de prestidigitateur et d'illusionniste, Simon Pérusse, alias Simon le magicien[1], a roulé sa bosse durant plusieurs décennies dans le domaine de la magie. Bien qu'il demeure passionné par son art, ses origines algonquines « Métis Nipissing » suscitent auprès de lui un intérêt profond à enseigner les valeurs ainsi que la culture des premières nations.

[1] Bienvenue sur le site de Simon le Magicien - magie illusionniste spectacle anniversaire fête conférence humour divertissement

SIMON LE GUIDE-ANIMATEUR

Afin d'assouvir sa passion à transmettre l'histoire des premières nations, Simon Pérusse s'investit à offrir des conférences et des présentations dans les milieux scolaires, communautaires ou encore, en Europe. En outre, il offre des ateliers de confection de roues de médecine, sculpte la pierre ainsi que les bois de cervidés et occupe un poste de guide au site traditionnel Wendate Onhoüa Chetek8e[1], situé à Wendake dans la province de Québec.

[1] Site traditionnel Huron Onhoüa Chetek8e à Wendake, Québec (huron-wendat.qc.ca)

Afin de faire œuvre utile, avec générosité et sincérité, il parvient à expliquer en très peu de mots les avantages de la diversité dans notre société. À titre d'exemple, il enseigne qu'avant l'arrivée de la colonisation, parmi plusieurs communautés, cinq genres étaient reconnus : la femme, l'homme, l'homme qui se considère une femme, la femme qui se considère un homme et finalement, l'humain qui a les deux esprits. Cette ouverture sur l'être humain, l'acceptation tel que tel, est un message riche de sens et Simon Pérusse y tient profondément.

L'environnement et la terre sont des de haute importance pour les premières nations. La nécessité de prendre conscience de notre empreinte et de se doter des moyens nécessaires pour en préserver ses richesses est primordiale.

SIMON L'ÉDUCATEUR

Pour terminer, Simon Pérusse s'investit à élever les consciences et l'ouverture sur l'autre et de l'autre. Avec Moko, sa fidèle corneille, il a troqué le boniment qu'il utilisait en magie pour convaincre son auditoire par la voix du cœur ! Il est fort à parier que ses enseignements sur les valeurs et la culture autochtone sauront assurément mettre de la lumière sur les premières nations qui, bien avant nous, possédaient une richesse de savoirs.

EN SCÈNE

UN DANSEUR
DURANT LE POW-WOW DE LA NATION ODAWA EN 2014
PHOTO : CJUNEAU

Ondinnok ou 37 ans de prises de parole théâtrale !

PAR ADRIENNE SAURIOL

Ondinnok a été la première compagnie théâtrale autochtone au Canada. Trente-sept ans après la création du *Porteur des peines du monde*, elle continue de nous faire entendre leurs voix par des textes empreints de fierté qui partagent leur vécu.

Les productions Ondinnok ont vu le jour il y a 37 ans grâce à la vision d'Yves Sioui Durand, de Catherine Joncas et de John Blondin. « Ondinnok » est un vieux mot de langue iroquoienne qui signifie « le désir secret de l'âme ». « Ce mot nous a choisis, pas l'inverse ! » expliquait Yves Sioui Durand lors d'une entrevue accordée à *La Presse* en juillet 2021.

Yves Sioui Durand, membre de la nation huronne-wendat, en a été le directeur artistique jusqu'en juillet 2017. Sous sa direction, le théâtre a exploré plusieurs avenues. La première période portait davantage sur le théâtre mythologique ou ancestral pour se réapproprier les histoires des diverses communautés autochtones. Son premier spectacle *Le porteur des peines du monde* a été monté à maintes reprises durant les dix années qui ont suivi sa première en 1985. Durant cette période très créative, Ondinnok a présenté plusieurs productions à grand déploiement. « Le tout était très multidisciplinaire, alliant le théâtre, le chant, la danse, les masques et le mouvement, » souligne Dave Jenniss, le directeur artistique actuel.

Au début des années 1990, une autre période s'est amorcée. Ce fut celle du théâtre de guérison. Iels ont alors travaillé avec certaines communautés un peu plus en vase clos, dont les Atikamekw de Manawan, afin de créer des textes qui prenaient naissance à partir de leurs propres expériences et qui allaient devenir un processus très utile pour beaucoup de générations, précise Dave Jenniss.

Plusieurs spectacles et projets ont pris forme au fil des ans. Maint.e.s acteur.trice.s autochtones ont débuté sur les planches avec Ondinnok et continuent une carrière dans le milieu artistique, à la télévision ou au cinéma. La relève, par contre, tarde à se pointer ; cependant, l'intérêt est de plus en plus marqué.

Dave Jenniss, en poste depuis 2017, a lui-même joué et collaboré avec la troupe avant d'accéder à la direction artistique. Lors d'une rencontre en Zoom, il nous a parlé de l'historique de la compagnie et bien entendu de ses projets. Son poste est, sans contredit, multifacettes. Tout comme ces prédécesseur.e.s, il écrit, joue et fait de la mise en scène. Tout comme son prédécesseur, il a des projets qui lui tiennent à cœur.

Issu du monde du théâtre jeunesse, il trouve important que les jeunes autochtones connaissent leur culture, entendent la langue de leurs ancêtres avec fierté. C'est pour cela qu'il a mis sur pied, à l'été 2022, un camp à vocation théâtrale pour les jeunes autochtones en collaboration avec l'organisme Minwashin qui se consacre à la préservation de la culture Anisnabec. Il a animé pendant une semaine des ateliers destinés à de jeunes anichinabé.e.s de 12 à 15 ans. Il dit avoir apprécié son expérience et il espère que certain.e.s d'entre eux.elles vont avoir la piqure de la scène.

Dave Jenniss considère qu'Ondinnok est dans une ère plus contemporaine quoique les éléments mythologiques et ancestraux sont toujours présents dans les productions récentes. Depuis son entrée en poste, il trouve nécessaire d'incorporer plus de mots issus des langues autochtones dans ses textes et productions afin de les partager avec les autochtones et les allochtones. Il nous a raconté que son public est diversifié et qu'il est de plus en plus curieux de connaître et de s'ouvrir à la culture de l'autre. Lors de la présentation de la pièce *Nmihtaqs Sqotewamqol / La cendre de ses os* à La petite Licorne à l'automne 2021, il était très étonné de jouer à guichets fermés pendant deux semaines.

La saison 2022-2023 s'avère fort intéressante avec, entre autres, une collaboration avec le Nouveau Théâtre Expérimental (NTE). Dave Jenniss nous a confié avoir beaucoup apprécié son travail avec Daniel Brière avec qui il partage la mise en scène de la pièce *L'enclos de Wabush* présentée à l'Espace Libre du 12 au 29 octobre 2022. Ondinnok n'en est, d'ailleurs, pas à sa première collaboration avec le NTE. Les deux ont travaillé lors de la présentation de la pièce La conquête de Mexico en 1991.

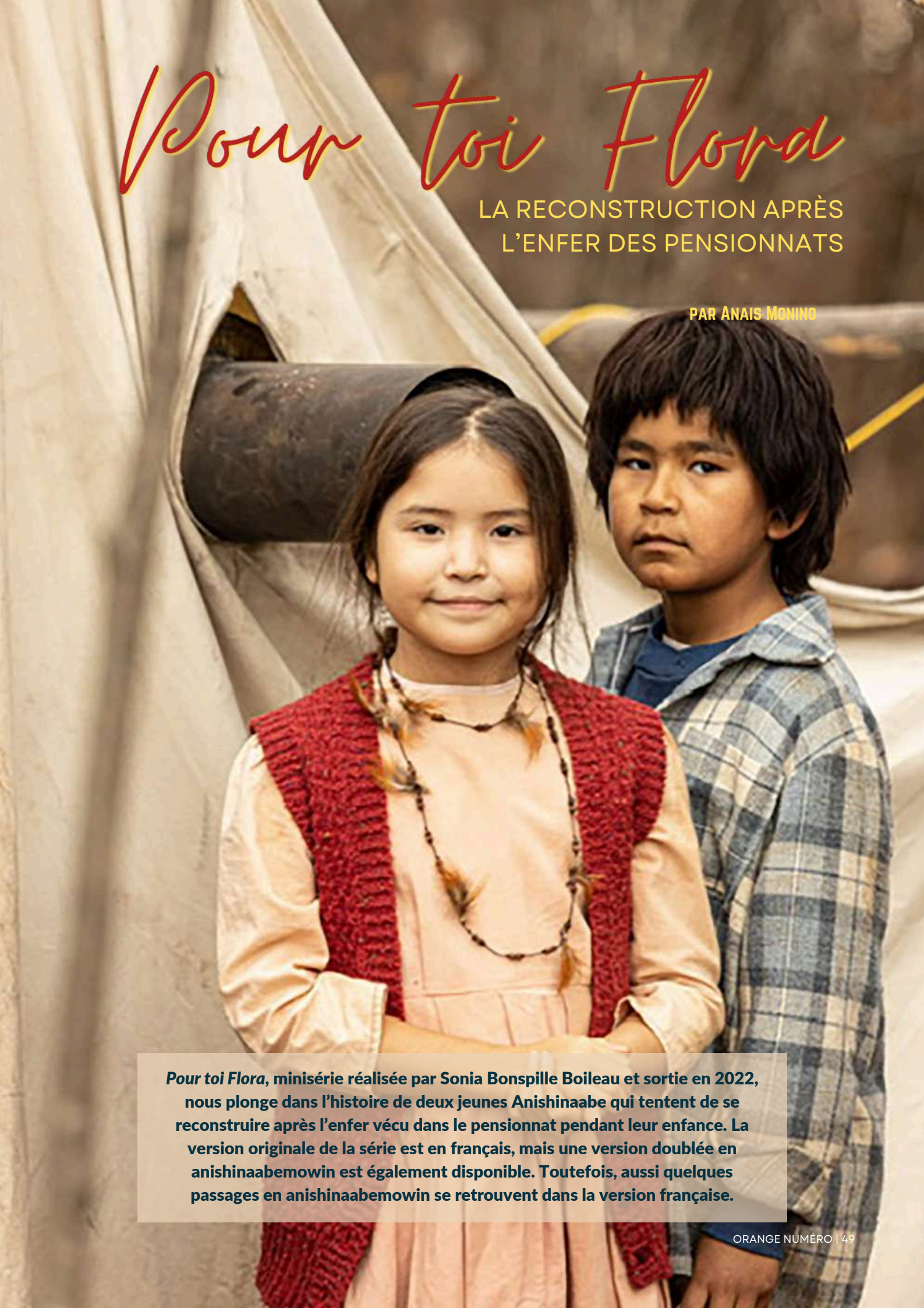
Le théâtre jeunesse n'est pas laissé pour compte, au contraire. Sa pièce *TOQAQ MECIMI PUWIHT /Delphine rêve toujours* créé pour un jeune public de 5 à 8 ans en collaboration avec Le théâtre de la Vieille 17 partira en tournée à l'automne au Québec et en Ontario. La pièce sera aussi présentée à la Maison théâtre à Montréal, du 28 mars au 9 avril 2023.

PHOTOS : MARIANNE DUVAL

Pour toi Flora

LA RECONSTRUCTION APRÈS L'ENFER DES PENSIONNATS

PAR ANAIS MONINO



***Pour toi Flora*, minisérie réalisée par Sonia Bonspille Boileau et sortie en 2022, nous plonge dans l'histoire de deux jeunes Anishinaabe qui tentent de se reconstruire après l'enfer vécu dans le pensionnat pendant leur enfance. La version originale de la série est en français, mais une version doublée en anishinaabemowin est également disponible. Toutefois, aussi quelques passages en anishinaabemowin se retrouvent dans la version française.**

L'intrigue

Dans cette minisérie, nous suivons Wabikoni (Sara Rankin Kistabish) et Kiwedin (Russell Flamand), rebaptisé.e.s respectivement Flora (Dominique Pétin) et Rémi (Marco Collin) par l'Église, qui ont passé leur enfance dans un pensionnat. Les scènes du passé et du présent s'entremêlent, chacune faisant écho à une autre. Le tout est lié par la voix off de Rémi adulte. Dans le présent, ce dernier souhaite publier un livre qui retrace sa vie et celle de sa famille dans une optique de guérison, tandis que Flora, travaillant à l'église, est rattrapée par son histoire d'avant quand sa fille lui apprend qu'un certain Kiwedin a fait appel à sa maison d'édition pour publier son livre. Dans le passé, Wabikoni et Kiwedin sont enlevé.e.s à leurs parents par les oblats pour intégrer un pensionnat.

L'impulsion derrière *Pour toi Flora*

Avec cette minisérie, Sonia Bonspille Boileau souhaitait raconter l'histoire collective autochtone sans, néanmoins, prendre le point de vue colonial, comme elle le dit à Radio-Canada. Elle ajoute qu'elle souhaitait également que « Pour toi Flora soit le début d'une conversation, d'une prise de conscience sur la réalité vécue par les différentes nations autochtones, une réalité qui concerne tout le monde ».

Photo : Randy Kellys

Les différents thèmes abordés par la série

Dans ce sens, Sonia Bonspille Boileau aborde divers sujets centraux comme la réalité des pensionnats, la reconstruction et la guérison des survivant.e.s. L'histoire nous met face aux clichés et idées reçues que la société coloniale a sur les autochtones, mais surtout à la façon dont les oblats ont déraciné les enfants autochtones et leur ont volé leur identité pour les façonner à leur image. Les violences autant physiques que psychologiques ainsi que l'humiliation étaient monnaie courante dans les pensionnats. La minisérie l'illustre bien et assister à cela est déchirant pour le spectateur. Elle met également brillamment en lumière les conséquences de ces traumatismes sur les survivant.e.s et sur leur famille, notamment leurs enfants. Il en découle des relations familiales compliquées, notamment quand nous voyons que Flora a épousé un homme blanc.

Les avis divergent sur les pensionnats et sur les discriminations qui persistent dans le présent. Certain.e.s sont dans le déni ou ne s'en préoccupent pas, d'autres se rendent bien compte que la société n'avoue pas ses torts et ne fait rien en faveur des communautés autochtones. Pour Rémi comme pour Flora, les tensions et incompréhensions avec leurs enfants sont aussi dues aux conséquences qu'ont eues les pensionnats sur leur façon d'être parents. En effet, la reconstruction étant longue et difficile, il en devient presque inévitable de projeter ses traumatismes sur ses enfants avant de guérir complètement, si cela est possible.
Enfin, dans un contexte où les dynamiques de pouvoirs sont toujours présentes, Pour toi Flora nous montre les différentes façons qu'ont les personnages de se reconstruire, que ce soit en écrivant un livre, en refoulant ses émotions ou en demandant justice. Il existe autant de façons de guérir qu'il n'y a de personnes, et chacun y a son rôle à jouer.

Source :
Radio-Canada (2022). Pour toi Flora : le devoir de raconter.
En ligne, consulté le 16 septembre 2022.

JEMMY ECHAQUAN DUBÉ

Une artiste talentueuse et engagée

PAR CAMILLE BASSO

Depuis quelques années, la relève artistique québécoise se targue de présenter des comédien.ne.s de grand talent et de cœur. L'actrice et réalisatrice Jemmy Echaquan Dubé, qui a marqué les esprits par des rôles saisissants et des courts-métrages poignants, en fait évidemment partie. Artiste pluridisciplinaire, elle ne se contente, toutefois, pas du jeu et possède plus d'une corde à son arc, en plus d'être profondément engagée pour sa communauté.

PHOTO : PATRICK SEGUIN

PHOTO : TELE QUEBEC

Au cœur des Laurentides, Jemmy Echaquan Dubé est née dans la communauté attikamek de Manawan. Cependant, après la séparation de ses parents quand elle avait six ans, elle a déménagé à Joliette pour entrer au primaire dans une école publique. Malheureusement, ce changement de décor s'est accompagné de persécutions et de discriminations de la part de ses camarades. À Joliette, on pointait du doigt sa différence et les insultes étaient courantes. Dans une récente entrevue au Journal de Montréal, la comédienne a, d'ailleurs, confié ne pas avoir énormément de souvenirs de cette période, comme un blocage dans sa mémoire. « Mais je me souviens qu'à 14 ans, je ne voulais même plus être autochtone », se désolait-elle. Les années passant et subissant ce rejet constant de ses camarades, elle en était même venue à perdre sa langue maternelle, l'empêchant de communiquer avec sa famille de Manawan. Pourtant, au milieu de l'adolescence, un changement s'est opéré en elle et elle décida de reconnecter définitivement avec ses racines et de recommencer à parler attikamek.

Aujourd'hui, l'artiste accomplie qu'elle est fait de sa culture l'une de ses plus grandes fiertés. Porte-parole du Réseau jeunesse des Premières Nations, elle est même considérée comme l'une des voix les plus influentes de sa communauté. Et son engagement l'a conduite deux fois aux Nations Unies pour aborder la situation difficile des populations autochtones du Canada. Aussi, elle a choisi le canal du cinéma et de la télévision pour faire entendre sa voix ainsi que celle de sa communauté. Elle œuvre, d'ailleurs, auprès de l'organisme Wapikoni en tant qu'adjointe à la distribution et aide-cinéaste. Après avoir réalisé six courts-métrages, elle a décroché un rôle d'envergure à la télévision québécoise, celui de Daisy dans la seconde saison de Fugueuse. Depuis, les propositions ont continué à pleuvoir pour la comédienne qui a obtenu un autre rôle dans la série Toute la vie. Désormais sous le feu des projecteurs, elle s'est même vue proposer des mandats d'animation et un rôle sur les planches, tout récemment.

Dans *Toute la vie*, elle campait Mélie, une adolescente au caractère fort, perdue entre ses rêves d'avenir et ses racines.

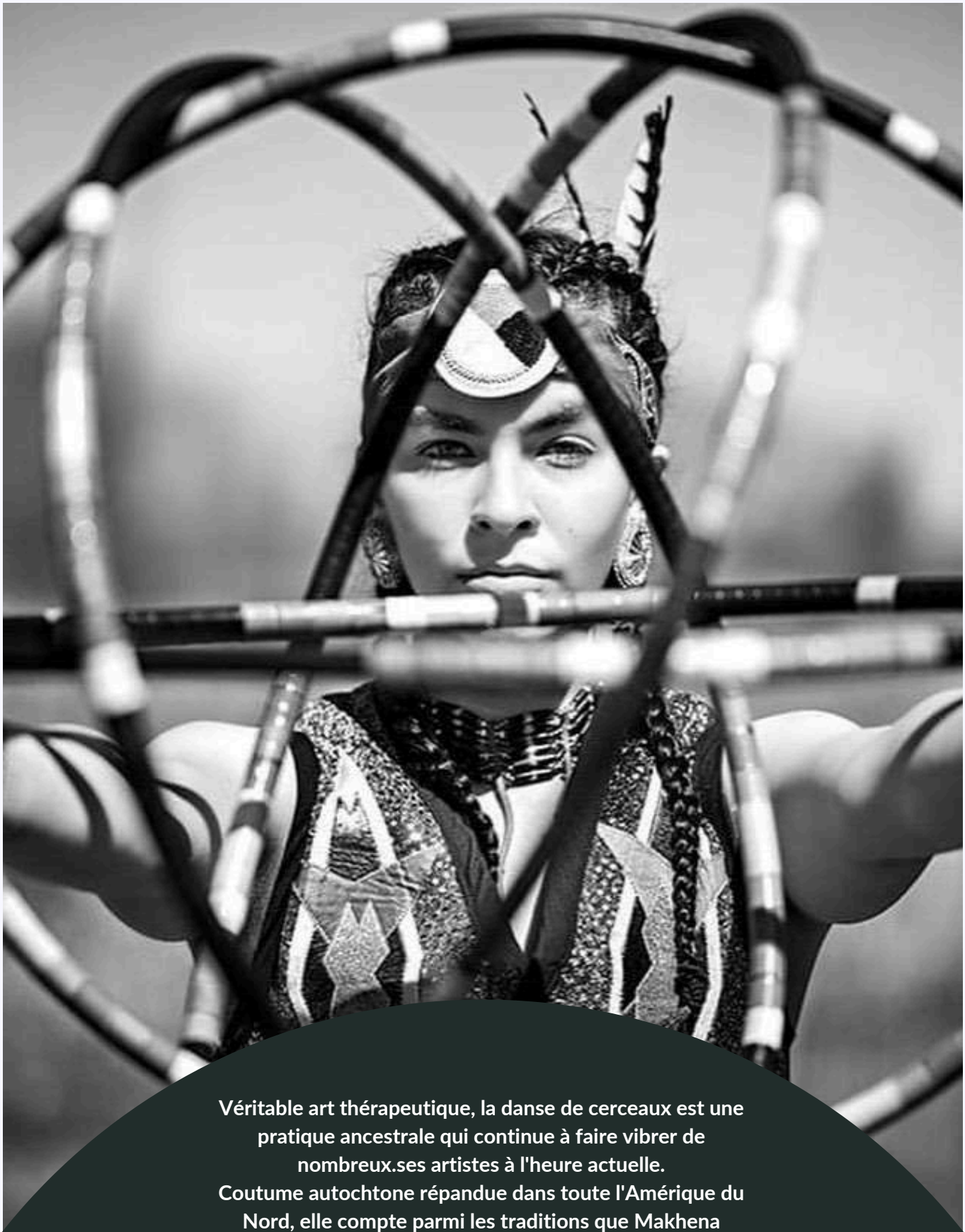
Mais si le jeu n'est pas sa première occupation, Jemmy Echaquan Dubé a accepté ces rôles dans une volonté de représenter sa communauté au petit écran québécois. « Le fait de voir une autochtone à la télé, j'espère qu'il y a des jeunes qui vont pouvoir s'y identifier, et qui vont peut-être se dire qu'ils ont envie de se voir là aussi. Dans mon adolescence, je n'avais pas vraiment de modèle en qui me voir, sauf ma grand-mère. On peut tout faire dans la vie », conclut-elle. « Il faut juste avoir la volonté et utiliser ce que tu as vécu pour faire quelque chose de meilleur », confiait-elle au Journal de Montréal. À travers son travail et sa passion, le désir de mettre en avant et de célébrer ses racines est donc toujours omniprésent. Et à l'âge de 29 ans, la réalisatrice et comédienne a bel et bien conscience d'être un modèle pour les générations futures. On lui souhaite de continuer à briller, devant comme derrière la caméra !

Dans Fugueuse, Jemmy incarnait la travailleuse du sexe Daisy, aux côtés de Ludivine Reding.

Makhena Rankin-Guérin

PHOTO : FACEBOOK / MAKHENA R GUERIN

LA MAGIE DE LA DANSE DES CERCEAUX



Véritable art thérapeutique, la danse de cerceaux est une pratique ancestrale qui continue à faire vibrer de nombreux.ses artistes à l'heure actuelle.
Coutume autochtone répandue dans toute l'Amérique du Nord, elle compte parmi les traditions que Makhena Rankin-Guérin a choisi de promouvoir et d'explorer, dans une volonté de faire la jonction entre l'art, l'Histoire et le bien-être.

Pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs, s'il vous plaît ? Que faites-vous dans la vie ?

Je m'appelle Makhena Rankin-Guérin. Je suis une danseuse de cerceaux anishinaabe et franco-ontarienne. Je suis née et j'ai grandi à Ottawa, mais ma famille vient de la nation abbitibiwinni. Je suis aussi actuellement en études de soins infirmiers auxiliaires à La Cité, à Ottawa.

Une pratique ancestrale conférant à la danse un pouvoir thérapeutique

Pouvez-vous nous parler de votre passion, de votre art ?

J'ai toujours su que je voulais aller dans le domaine des soins, de la santé. Pour moi, la santé est beaucoup plus que simplement notre physique et notre mental. Nous sommes des êtres holistiques et nous devrions traiter notre santé de même. La danse de cerceaux est une danse qui raconte une histoire, mais c'est aussi une danse médicinale. Cette danse vient évoquer des émotions chez les spectateurs, et ce sont ces émotions qui agissent comme médecine pour la tête, le corps et l'esprit. Tout comme le rire peut être une des meilleures médecines et tout comme le stress peut être très dévastateur pour notre bien-être; nos émotions ont un grand impact sur notre santé. Dans ma culture, la médecine ne se résume pas qu'à la prise de médicaments. Cela englobe toutes les actions que nous entreprenons, mais aussi tout ce que nous ingérons, dans le but de nous aider à mieux nous sentir. Par exemple, l'eau est de la médecine, une caresse de la bonne personne est de la médecine, la nourriture est de la médecine, faire quelque chose qui nous passionne est de la médecine, etc.

Vous rencontrez un certain succès dans la pratique de votre art, pensiez-vous avoir un tel impact lorsque vous avez commencé ?

Non, définitivement pas. Je suis très heureuse d'être dans la position dans laquelle je suis aujourd'hui. J'ai la chance de partager la beauté de ma culture tout en ayant une plateforme pour éduquer les spectateurs sur des enjeux plus sérieux.

Pouvez-vous nous expliquer l'origine de cette danse, son sens dans la communauté autochtone (son histoire) ?

Je ne me sens pas à l'aise pour parler de l'histoire de la danse du cerceau. Je sens que ce n'est pas à moi de la raconter, surtout si ça va être diffusé en ligne. Je ne veux pas jouer le jeu du téléphone avec une histoire sacrée.

Qu'est-ce qui vous a inspirée et nourrie tout au long de votre vie, pour arriver à cette forme d'art, à la fois si contemporaine et traditionnelle ?

J'ai toujours aimé les arts, les soins de santé et ma culture anishinaabe. La danse des cerceaux vient combler ces trois sphères en moi. De plus, les impacts intergénérationnels de la colonisation ont fait en sorte que certain.e.s se sont retrouvé.e.s déconnecté.e.s de leur culture. Ceux qui veulent pratiquer la culture ont tendance à devoir chercher des gardiens du savoir. J'aimerais apprendre le plus possible sur la danse de cerceaux et ma culture, afin de pouvoir continuer à l'enseigner aux générations futures.

PHOTO : ASSOCIATION TOURISTIQUE AUTOCHTONE DU CANADA

MÉLODIEUSEMENT

Bo Diaw

ARTISTE INSTIGATEUR DU PROJET « GET TOGETHER FOREVER »

PAR ANAIS MONINO

PHOTO : AMADOU KANE

Bo Diaw est un artiste sénégalo-canadien. Il est auteur, compositeur, interprète, réalisateur et membre du Conseil d'Administration de R Magazine et nous en dit plus sur lui et sur le projet « Get Together Forever ».

Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

Je suis un artiste canadien originaire du Sénégal, je suis auteur, compositeur, interprète et réalisateur.

Vous vous inscrivez dans tous types de musique, vous êtes polyvalent, mais comment vous êtes-vous retrouvé dans la musique ?

Oui, je fais plusieurs styles de musique, car très tôt, j'ai voulu comprendre la musique *reggae dancehall* et je suis parti en Jamaïque pour l'apprendre. Je suis allé à Cuba aussi pour ça. J'ai des influences *pop*, traditionnelles et *afrobeat* aussi.

Je suis arrivé dans la musique par destin, car je voulais être comédien comme mon père. Je le voyais à la télé dans les films et pièces de théâtre, et je rêvais d'être comme lui. Finalement, ma mère ne voulait pas que je me lance dans ça, et après, j'ai basculé dans la musique sans le vouloir.

Quel est votre objectif en créant votre musique ?

Mon objectif est de créer des ponts, d'unir les gens, de sensibiliser à travers la musique, de guérir, de faire du bien grâce à mes textes et mélodies, car l'amour n'a pas de frontière ni de couleur.

Pour le moment, vous êtes essentiellement connu au Sénégal et au Canada. Avez-vous envisagé de chanter davantage en français pour élargir votre audience ?

Oui, je travaille là-dessus. J'utilise même beaucoup le français dans mes textes pour toucher un plus grand public et je travaille sur des projets plus français actuellement pour élargir l'audience.

PHOTO : PETER GRAHAM

> En Afrique, il y a aussi des autochtones, indigènes, et je me sens chez moi quand je vais dans les réserves autochtones.

PHOTO : AMADOU KANE

Qu'est-ce qui vous fait le plus vibrer dans la musique ?

Ce qui me fait le plus vibrer, c'est être sur scène, performer et voir le public chanter les paroles de mes œuvres, et c'est aussi le partage.

Qu'est-ce qui vous a motivé à être dans le Conseil d'Administration du R Magazine ?

R Magazine est une famille d'artistes et de professionnel.le.s qui travaillent pour faire rayonner les talents et, faire partie de cette équipe en tant que conseiller artistique, me donne une opportunité d'exercer mes connaissances d'artiste et de développer de beaux projets.

Pourquoi voulez-vous faire partie du projet « Get Together Forever» ?

Le projet « Get Together Forever » est une idée qui est née après plusieurs voyages, de tournées, de festivals au Canada où je rencontre les amérindiens. Je constate que nous avons beaucoup de ressemblances et de points en commun : l'histoire de la colonisation, le racisme, la stigmatisation.
Et puis, les autochtones sont très proches de leurs cultures comme les Africains, et nous sommes tous des premières nations. En Afrique, il y a aussi des autochtones, indigènes, et je me sens chez moi quand je vais dans les réserves autochtones.
À partir de ce moment, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose ensemble, un mariage interculturel, créer un pont entre ces deux vieilles civilisations, collaborer au rythme des tambours pour faire vibrer le message de nos ancêtres.

ANACHNID

Un vent de fraîcheur musical

PAR CAMILLE BASSO

Artiste haute en couleurs et hautement inspirée, Anachnid tisse sa toile depuis quelques années dans le monde musical nord-américain. Récompensée deux fois pour son style unique et créatif, elle porte dans sa musique toute la richesse de sa communauté et de son histoire personnelle.

De nos jours, difficile de parler de musique pop ou électro sans mentionner le nom de la brillante artiste qu'est Anachnid. Atypique artiste qui tisse sa toile dans la sphère musicale, elle a rapidement conquis le cœur de son public avec des textes engagés et un style qui lui est unique. Découverte d'une auteure-compositrice-interprète dont on n'a pas fini d'entendre parler.

Comme beaucoup d'artistes autochtones, Anachnid nous plonge dans sa culture à travers son art. De la première à la dernière note de ses morceaux, elle nous invite à découvrir toute la richesse historique et symbolique de sa communauté. D'origine oji-cree, Anachnid est née en 1996, année décisive, puisqu'elle marquait la fermeture du dernier pensionnat autochtone. Aussi, la jeune femme compte parmi ceux et celles qui refusent d'avance les compromis et espèrent de réels changements. Et si d'autres musicien.ne.s, comme Elisapie, ont commencé à tracer la voie avant elle pour les artistes autochtones, Anachnid transmet dans ses textes toute la culture et la frustration des peuples qui ont été brimés et violentés pendant trop longtemps.

PHOTO : MARTIN CHAMBERLAND

UNE ARTISTE ENGAGÉE

L'auteure-compositrice-interprète est fière de ses racines et engagée pour sa communauté. Elle ne se contente pas de l'exprimer dans sa musique. Elle vit au diapason de sa culture, de ses ancêtres et incarne entièrement l'identité de son peuple. Dans une entrevue auprès du magazine *Voir*, elle confiait notamment : « *Je suis capable de faire des rêves lucides et de faire de la projection astrale quand même assez bien. J'entends des mélodies dans mes rêves. Après, je vais me réveiller et les enregistrer sur mon cellulaire, juste des notes de base… Quand je rentre en studio avec mes producteurs Ashlan Phoenix Gray et Emmanuel Alias, on travaille autour de tout ça.* » Très à l'écoute de son environnement et de son subconscient, elle enrichit son vocabulaire musical de tous les signaux que peuvent lui envoyer l'univers et les générations passées.

UN SON DIFFÉRENT

De la même manière, son art s'alimente de toutes les particularités de la culture oji-cree. Par exemple, dans la chanson *Animism*, elle a, elle-même, fait le cri de loup que l'on peut entendre. Petite, elle a effectivement appris à chanter avec ces majestueux animaux et l'adulte qu'elle est devenue a choisi de réutiliser ce talent pour le morceau. Aussi, elle ajoute différents instruments, chants et sons significatifs de sa communauté, plongeant ainsi l'auditeur.rice dans une véritable balade culturelle et sensorielle.

UNE RECONNAISSANCE DE SON ART

Et cette empreinte artistique unique qui est la sienne n'a eu aucune difficulté à séduire son public. En 2019, elle a décroché le Prix de l'auteur-compositeur-interprète autochtone de l'année à la Fondation SOCAN (Société canadienne des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique) et en 2021, le Félix de l'année pour l'Artiste autochtone de l'année. Malgré ses consécrations, Anachnid conserve les pieds sur terre, comme les huit pattes de son animal spirituel, l'araignée, qui représente assez bien toute la diversité de son talent et de son art.

PHOTO : LAURIE-ANNE BENOIT

ANDICHA SONDAKWA

VOYAGE AU COEUR DE SON UNIVERS

PAR JEANNE GIGNOUX, AMEL MADJOUDJ & MEGANE LUZAYADIO

Artiste et cofondatrice de la Maison Andicha, Diane Picard a pour mission de transmettre les arts et la culture Huronne-Wendate et celle des autres Premières Nations. Que ce soit au sein d'organismes communautaires, de sites culturels autochtones, du monde du spectacle ou de l'entreprise privée, les expériences de l'artiste sont de plus en plus nombreuses.

Venez nous voir, venez chez nous, ne faites pas que de prendre des photos. Il y a beaucoup de communautés au Québec, pas qu'à Wendake. Il y a onze nations et plus de cinquante villages. Dans les livres, certaines choses sont authentiques et d'autres ne le sont pas.

WWW.ANDICHA.COM

Parlez-nous de vous !

Je suis née à Wendake, descendante des chefs huron-wendats Okouandoron et Taourenche. Je porte le nom de « Point du jour », mais au fil des années, ce nom est devenu « le petit coq ». En effet, quand je me réveille le matin, je prie pour « le petit coq », car il réveille la nation avec toutes ses énergies. Je fais ces prières en le remerciant. Lors d'une cérémonie, j'ai reçu le nom de la femme spirituelle Andicha Sondakwa qui veut dire « La Lune de l'Aigle ».

Wendake, mon lieu de naissance, s'appelait à l'origine Huron. Elle est habitée par les Wendats : les « peuples de l'île » ou « habitants de la péninsule » et se situe à douze ou quinze minutes de Québec avec des communautés très développées et très contemporaines. Elle connaît un développement touristique majeur : nombreuses sont les personnes qui viennent de tous pays pour visiter cette région.

Aujourd'hui, à 72 ans, j'occupe plusieurs fonctions telles que : artiste, artisane, femme d'affaires et directrice d'un groupe intitulé *Les femmes au Tambour*.

LES FEMMES AU TAMBOUR DE WENDAKE

D'ailleurs, pouvez-vous nous présenter ce groupe ?

Les Femmes au Tambour de Wendake est un groupe artistique féminin qui offre des services de prestations artistiques au niveau local, provincial et international. Il a été fondé dans les années 2000, suite à une autorisation qu'une femme a reçue pour jouer avec le tambour-chef sacré, habituellement accordé aux hommes uniquement. À la suite d'une rencontre, j'ai reçu un tambour et j'ai demandé sa bénédiction lors d'une réunion à 5 h du matin. Lors de cette cérémonie nous étions environ sept, hommes et femmes spirituel·le·s. Ainsi, j'ai reçu mon nom : *Ya Andicha* qui veut dire « astre de lumière ». Et dès ce moment, les gens ont voulu jouer avec moi. Je suis devenue la directrice du groupe en 2004. Les activités principales du groupe sont entre autres la spiritualité de cérémonies, de culture et de conférences.

Pour quels genres de spectacles vous sollicite-t-on, de manière générale ?

Les spectacles prennent plusieurs formes. Il peut s'agir d'une prestation de trente minutes ou d'une participation à l'ouverture d'un festival. Parfois, les gens se présentent pour faire la prière ou même pour un spectacle d'une heure. Les demandes se font par courriel et les prestations sont déterminées en fonction des besoins et du budget des clients. Ainsi, les spectacles peuvent être composés de cinq à six artistes.

Sur votre site Internet, on peut voir, à travers les photos, qu'il semble y avoir une vraie signification derrière les tenues, le maquillage, les coiffures. Quelle est-elle ?

Concernant les vêtements *regalia*, les gens font un tour des Pow-Wow (un rassemblement festif auquel tout le monde peut assister). Chaque communauté définit sa propre date en fin de semaine pour faire des Pow-Wow. En général, à Wendake, c'est le 1er juillet. Chez moi, coiffe perlée et cuir sont de rigueur. On fait une toute petite fleur colorée, avec des poils d'orignal, symbole de respect. Parfois, cela peut-être avec des plumes qui, elles aussi, sont signe de respect. Lors des cérémonies, si quelqu'un perd sa plume, la fête s'arrête. Lors des Pow-Wow, si un danseur perd une plume d'aigle, la fête s'arrête et un *Helder* lui remettra sa plume.

Qu'est-ce que tout cela vous apporte ?

Ces évènements sont importants, car ils procurent du bonheur et de la joie. En effet, on rencontre de nouvelles personnes qui viennent d'autres communautés. Les artisans présentent leurs créations et donc, en plus de voir des gens, il y a des échanges commerciaux, du développement émotionnel, etc. Cela apporte également beaucoup d'enseignements pour la jeunesse ainsi qu'une grande ouverture sacrée.

PLUME D'AIGLE, COQUILLE D'ABALONE
ET HERBES SACREES POUR LES CEREMONIES

Comment vous est venue l'idée de créer la Maison Andicha (avec ses divers ateliers et services) ?

C'est en raison de la demande. J'ai eu cette idée en constatant une publicité dans un département voisin, plus particulièrement, celle d'une dame qui a annoncé qu'elle faisait des bijoux et des capteurs autochtones et, par la même occasion, apprenait aux gens à en faire. Je suis donc allée voir et quelque temps plus tard, je me suis lancée à mon tour dans ce type de créations en me disant que je voulais les partager avec les enseignements spirituels.Pour ce faire, je me suis mise à apprendre à les fabriquer et à les développer afin de transmettre leur signification.

Tout s'est développé à la suite de différents évènements. Grâce à une rencontre avec une voisine qui nous a donné des cours d'anglais, je me suis rendu compte qu'il y avait encore trop de préjugés sur les Autochtones, et que j'avais donc le devoir de créer une ouverture pour les faire connaître.

Comment décririez-vous votre style, notamment pour ce qui est de la création de bijoux ?

Mon style est influencé par les animaux. On m'a appris que ce sont de beaux modèles. Par exemple, le castor a une grande signification pour les Wendats, puisque, grâce à cet animal, ils apprennent l'esprit d'équipe.

OBJETS REALISABLES LORS DES ATELIERS

LES FEMMES AU TAMBOUR SUR SCENE A DRUMMONDVILLE

Quels sont les artistes (passés comme modernes) qui vous influencent ?

Je suis influencée par des artistes féminines et parmi elles, je peux citer Doina Balzer, fondatrice et directrice du MondoKarnaval.

Pourriez-vous évoquer des valeurs qui vous tiennent à cœur ?

Celles reçues dans ma propre communauté : d'abord, il y a l'honnêteté avec soi-même et avec les autres. Le respect est en première place; l'humilité de comprendre qu'on n'est pas la puissance suprême, mais bien un grain dans l'Univers. J'associe ma puissance avec celle d'un tsunami, la nature est encore plus puissante que les humains. On a la puissance de la spiritualité, de la religion. Je fais attention à garder mon humilité plus que ma puissance. Enfin, il y a le partage.

Quelle est votre plus grande fierté au sein de votre groupe et/ou de la Maison Andicha ?

C'est d'être reconnu comme un peuple fier, un peuple divin et que les gens aient du respect pour les peuples qui constituent l'une des Premières Nations.

Entre participation à une pièce de théâtre et à un film, où en êtes-vous à l'heure actuelle ?

D'abord, je remets le pied dans les canaux, car, avec la Covid19, il y a eu un arrêt important. Je compte faire des vidéos clips avec de grandes organisations, mais aussi de la musique en nature, de la télévision, des entrevues. Le premier objectif est aussi de participer à des projets pour être plus et mieux connue.

Si nous vous disons : « art et peuples autochtones »…

L'art a toujours été naturel chez les peuples autochtones. Le territoire, c'est une image; c'est nous qui lui donnons la compréhension de qui nous sommes.

L'art de vivre de KATHIA ROCK

Par Megane Luzayadio

Photo : Jean-Chales Labarre

Kathia Rock est une artiste innue aux innombrables talents. Chant, danse, théâtre, … l'artiste autochtone a décidé de ne pas choisir et d'embrasser toutes ces voies. Avec vingt-cinq ans de carrière à son actif, elle revient sans détour sur son expérience dans le milieu artistique ainsi que sur son profond attachement à sa culture et ses racines autochtones.

Pourriez-vous vous présenter afin que les personnes qui ne vous connaissent pas encore puissent faire votre connaissance ?

Je m'appelle Kathia Rock. Je suis auteure, compositrice, interprète, comédienne, conteuse de la culture innue. Je viens de la Côte-Nord au Québec.

Vous êtes une artiste pluridisciplinaire. Mais avez-vous un domaine de prédilection ? Une discipline que vous appréciez un peu plus que les autres ?

Oui, c'est la musique. Mon premier métier, mon inspiration première a toujours été la musique. Je joue aussi la comédie à la télévision et au théâtre. Je suis également narratrice, animatrice culturelle et conteuse. Tout cela m'aide à financer mes projets musicaux, car je suis, avant tout, auteure, compositrice et interprète.

PHOTO : FRANCIS DI SALVIO

Avant que nous nous intéressions plus en détail à votre carrière musicale, nous aimerions revenir sur votre profession de conteuse. Quel conte racontez-vous et quel est le public que vous touchez ?

D'abord, je dirais que depuis quinze ans, je rencontre beaucoup d'aîné.e.s autochtones provenant de partout à travers le Québec.
Un jour, ma tante Anne m'a raconté l'histoire de mon grand-père après m'avoir demandé si je la connaissais. À la suite de la découverte de cette histoire qui m'était inconnue, je me suis dit que je devais faire quelque chose en lien avec cela.
Alors, avec toutes les rencontres que j'ai eues au cours de ces quinze dernières années, j'ai construit des personnages et j'ai donné le premier rôle à mon grand-père ainsi qu'à sa première femme à l'époque. C'est donc un conte pour tout le monde dans lequel je parle de territoire et de la vie d'il y a cent cinquante ans. Je parle aussi d'histoires que j'ai moi-même entendues et de personnages oniriques. J'ai mélangé toutes ces histoires-là, car c'est ce qui m'inspire beaucoup. Le conte est vraiment ma signature, en tant qu'auteure, chanteuse et conteuse. J'ai appris à travers les spectacles que je donne à maîtriser la nouvelle conteuse en moi, une conteuse dont je n'avais pas connaissance.

PHOTO : MARYSE DUBE

Photo : Maryse Dube

PHOTO : JEAN-CHARLES LABARRE

Nous allons nous intéresser maintenant à votre carrière musicale. Vous avez déclaré lors d'une interview avoir rencontré des femmes initiées au tambour pour pouvoir être en mesure d'en jouer à votre tour. Quel a été le procédé pour avoir leur approbation ?

Chez nous, [les autochtones, NDLR], le rêve est très important. Si on ne rêve pas de quelque chose, on n'a pas le droit de le faire. Cela a donc commencé par un rêve de tambour.
Pour pouvoir en jouer, je n'ai pas eu de grand-père qui m'a légué un tambour ou le bâton transmis de génération en génération. Je suis donc allée à la rencontre de femmes aînées qui, elles, avaient reçu le bâton ou le tambour de leur père, car ils n'y avaient pas d'hommes dans leurs familles pour en hériter. Elles m'ont encouragée à poursuivre.

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours chanté dans ma vie. Pour la composition musicale et l'écriture, cette expérience m'a permis de faire mes premiers pas. Toutes mes premières compositions étaient en rapport avec le tambour. Elles ont été, par la suite, mises en musique par le guitariste Bob Cohen. De fil en aiguille, j'ai fait des ouvertures, fermetures, puis des performances de quinze, vingt minutes. C'est ainsi que c'est devenu un spectacle étroitement lié à l'histoire de mon grand-père et mon album que je viens de sortir. Ce dernier ainsi que mon spectacle sont la somme de toutes les histoires qui m'ont été racontées.

Lors de la création de votre premier album, « APEN NUTA — TERRE DE NOS AÏEUX » sorti en juin dernier, avez-vous été inspirée par des artistes ou figures autochtones ?

La grande artiste autochtone mexicaine Lila Downs a été l'une de mes premières inspirations. C'est une artiste qui modernise les musiques traditionnelles. Elle m'a inspirée tant au niveau de l'arrangement [musical, NDLR] qu'au niveau scénique et vocal.
Je voulais vraiment retrouver un univers qui m'appartenait afin de me démarquer des autres artistes autochtones au Québec et dans le reste du Canada. Avec mon réalisateur, nous avons alors fait une longue recherche. L'album a pris quatre ans à se faire et c'est au bout d'un an que nous avons trouvé une ligne [pour nous différencier, NDLR].
Les autres artistes qui m'ont inspirée ne sont pas autochtones. J'aime beaucoup les auteures, compositrices, interprètes traditionnelles qui modernisent les œuvres. J'écoute beaucoup ce qui se fait à travers le monde. J'essaie de me démarquer et d'avoir une sonorité qui fait écho à ma culture et à ce que je suis en tant que femme.

Votre titre « Terre de nos aïeux » issu de votre album rend hommage et revient sur le sort réservé aux femmes autochtones au Canada. Quel regard portez-vous sur cette partie de l'histoire ?

C'est sûr qu'en tant que femme artiste autochtone, ces dossiers-là m'inspirent beaucoup. Si petite que je sois, je me dois de parler de cela. Bien que des enquêtes aient été faites, elles ont été tablettées. Je me dois donc de mettre en avant ces enquêtes et faire connaître la réalité des femmes autochtones. Ce ne sont pas toutes des prostituées ou toxicomanes qui ont été portées disparues. Ce sont [aussi, NDLR] des jeunes filles de quinze ans telles que Tina Fontaine retrouvée dans un sac dans la rivière Rouge à Winnipeg.

Nous rêvons toutes de sortir de nos communautés et de réaliser nos rêves. Malheureusement, ces jeunes filles n'ont pas pu réaliser les leurs. Face à ces enquêtes qui ont été mises de côté, je veux apporter quelque chose. En tant que femme, mère et artiste autochtone, je me dois de parler de ces dossiers-là.

J'ai demandé à Louise Poirier, ma collaboratrice et l'auteure-compositrice de cette chanson, d'écrire quelque chose en relation avec l'hymne national du Canada et celui du Québec.
Je voulais qu'on retrouve dans ce titre certaines phrases de ces deux hymnes. Non pas pour pointer du doigt qui que ce soit, mais pour partager mes inquiétudes. Pour que l'on puisse dès maintenant s'interroger sur le chemin à prendre et la manière dont nous pouvons écrire une nouvelle page de l'histoire. Et ce, pour s'aligner ensemble afin d'ouvrir les routes de l'industrie musicale aux artistes autochtones au Québec et au Canada.

PHOTO : MARYSE DUBE

> *Nous sommes un peuple heureux, nous sommes un peuple en guérison et nous essayons de trouver notre chemin pour montrer le beau, montrer la force de la solidarité et du partage.*

Est-ce que vous sentez qu'il est difficile de se faire une place dans l'industrie quand on est un artiste autochtone ?

Oh oui ! Depuis le décès de Joyce Echaquan, il y a beaucoup plus d'ouverture. Cependant, ce n'est pas encore assez aujourd'hui, car la langue française prend encore beaucoup de place.

[Il faut se demander, NDLR] comment peut-on faire entendre ces musiques et non pas juste à travers des drames qui ont eu lieu dans le passé. Prenons conscience de cette réalité qui nous habite, ayons conscience de cette histoire aussi malheureuse soit-elle. Aujourd'hui, nous sommes encore sur le chemin de la guérison. Lorsqu'on voit les médias principaux raconter notre histoire d'une autre façon que la nôtre, c'est sûr que ça nous choque, ça nous déstabilise. Je ne suis pas qu'une comédienne qui va jouer des rôles d'alcoolique, de toxicomane itinérante. Je suis autre chose que ça, mon histoire est autre chose que ça.
Je refuse cela, car ça me peine et je ne veux pas nourrir ce stéréotype à la télévision ni ailleurs.

Ma culture n'est pas toujours facile à porter. Mais j'essaie de partager du mieux que je peux tout l'univers qui était là avant que les pensionnats et missionnaires arrivent. Je me concentre sur le beau, sur ce qui nous a appartenu, sur ce qui nous a été arraché et interdit.
À travers ce que je suis : comédienne, actrice et chanteuse, je veux faire ressortir ces belles histoires. Ces histoires qui nous unissent. Je veux que les villes avoisinantes invitent les communautés près d'elles, qu'elles diffusent ces artistes dans leurs festivals, à la télévision. Je nous souhaite le meilleur.

Avez-vous senti un changement, une évolution dans votre style musical depuis le début de votre carrière ?

Totalement. Au début, je ne savais pas dans quelle catégorie être. Au cours de mes ving cent dernières années, j'ai travaillé sur tellement de musiques et de styles différents. Aujourd'hui, avec cet album, je me suis dit : « ça y est, je me pose et je sais ce que je ne veux pas ». Je me suis entourée d'une excellente équipe qui m'appuie et m'aide à gravir chaque échelon. Je me sens plus accomplie et épanouie aujourd'hui. Je sais ce que je vaux, je sais quelle direction prendre et je sais qui je suis.
Je sais également ce que je porte en moi : ma langue traditionnelle, l'innu-aimun, ma culture, mon histoire et mon âme.

> *Nous étions là, nous sommes encore là et nous serons encore là demain !*

Dans cet album, vous chantez en français, mais aussi en innu-aimun. Y a-t-il une saveur particulière à chanter en innu-aimun plutôt qu'en français ?

Je suis une auteure pour qui l'innu va automatiquement sortir en premier. Ça ne me satisfait pas d'écrire en français. Mon innu est beaucoup plus poétique, beaucoup plus imagé que mon français. Mon français est limité et pourtant, je m'exprime très bien en français.

Êtes-vous d'accord pour qualifier votre musique et votre art, en général, « d'engagés » ?

Peut-être que le titre « Terre de nos aïeux » est plus engagé que les autres dans lesquels, je raconte l'histoire de mon grand-père. Ce dernier a été mon inspiration durant ces quinze dernières années. Donc oui, le titre « Terre de nos aïeux » peut être qualifié « d'engagé », mais le reste des titres, non.

Vous vous produirez le 23 janvier prochain au Cabaret Cogeco à Montmagny. Est-ce que vous envisagez d'autres dates en France dans les mois à venir ?

Je me souhaite une entrée [sur la scène française, NDLR] grande comme mon cœur, immense comme l'océan et la galaxie. Je souhaite vraiment que les festivals m'invitent et espère être invitée prochainement en Europe. Nous y travaillons beaucoup avec mon tourneur, Guillaume Ruel, qui est responsable de programmer des spectacles.

Avant de nous quitter, avez-vous une dernière chose à ajouter ?

J'ai hâte d'aller en France !

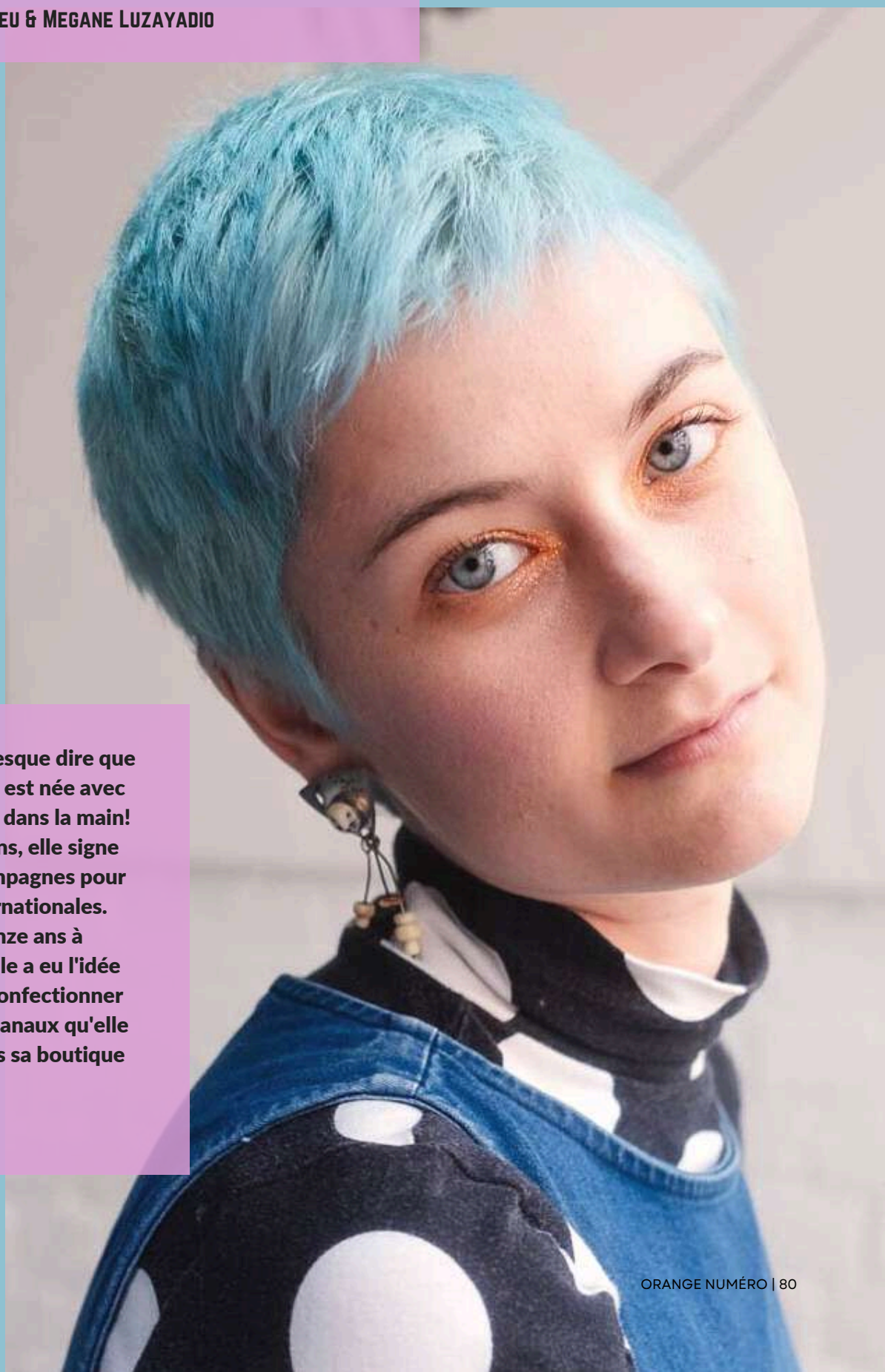
PHOTO : HUMANIUM.ORG

PIXEL

Nirrimi Hakanson

OU L'ART DE CAPTURER DES MOMENTS DE VIE

PAR LAURA BONNIEU & MEGANE LUZAYADIO



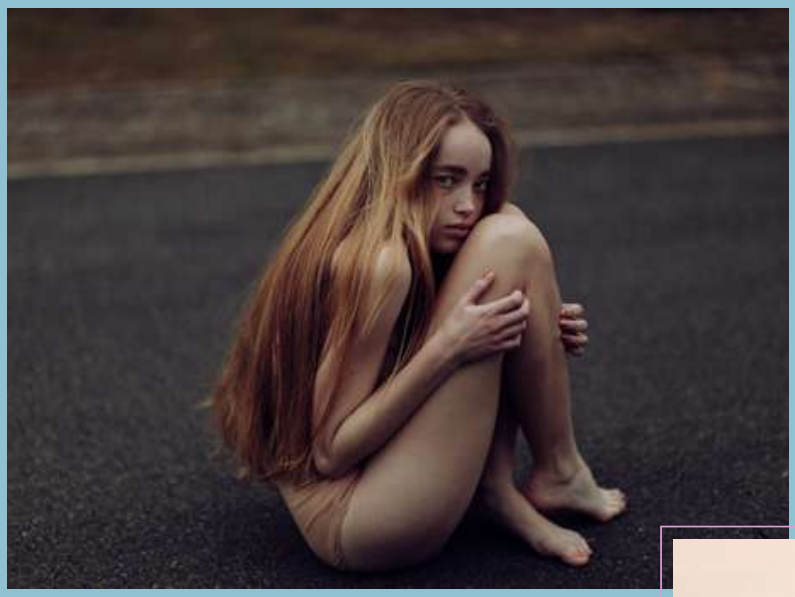
Nous pouvons presque dire que Nirrimi Hakanson est née avec un appareil photo dans la main! En effet, à seize ans, elle signe ses premières campagnes pour des marques internationales. Après plus de quinze ans à exercer son art, elle a eu l'idée depuis 2020, de confectionner divers objets artisanaux qu'elle met en vente dans sa boutique Weird Feeling.

La photographe Nirrimi Hakanson est née d'un père acteur et artiste autochtone et d'une mère suédoise. Elle découvre l'art dès son plus jeune âge et explique, d'ailleurs, au blogue Stackwood :
« J'ai toujours eu recours à la créativité pour m'aider à traiter ces informations et les comprendre. »
Cette Australienne tout juste trentenaire possède déjà un curriculum vitæ impressionnant. Passionnée de photographie depuis ses treize ans, elle commence dans ce domaine seule et apprend ainsi. Elle explique son attirance pour cet art au webzine *Bloginity* :

« *I was crazy with all the beauty around me and just wanted a way to record it* ». (J'étais folle de toute la beauté qui m'entourait et je voulais juste un moyen de l'enregistrer.)

À seize ans seulement, elle arrête l'école et signe sa première campagne publicitaire pour Diesel – Rien que ça ! —. La campagne automne-hiver 2010/2011 « *Be Stupid* » est un succès ! Elle illustre à la perfection les réponses à la question « W*hy should we be stupid* ? » (Pourquoi devrions-nous être stupides ?). Parfois percutants et le plus souvent amusants, ses clichés mettent en scène l'amusement, la folie et l'insouciance de la jeunesse. La même année, elle part faire le tour de l'Europe pour travailler sur la campagne de Billabong.

Campagne publicitaire Diesel « Be Stupid », 2010



Campagne publicitaire Billabong, 2010

Nirrimi est une jeune prodige de la photographie, c'est très clair ! Ce talent incroyable lui vaut le prix SOYA (*Qantas Spirit of Youth*) pour la photographie. Elle a alors tout juste dix-sept ans.
Elle quitte sa ville pour rejoindre son cher et tendre, le photographe Matt Caplin plus connu sous le pseudonyme Mexico Rosel. Ils partent sur la route et parcourent le monde, vivant d'amour et d'eau fraîche. Elle capture la vie en photo et lui la filme.

Son travail raconte cette vie. On découvre son histoire d'amour, sa grossesse, les premiers jours de son bébé, ses voyages, ses coups de cœur, sa séparation. Des photos intimes, touchantes qui ne peuvent pas vous laisser de marbre ! Nous sommes très impressionnée par son travail après avoir regardé tout son portfolio avec attention. Elle partage si bien les émotions, les instants forts de la vie d'une femme.
Son travail est brut et sans artifices. Ce talentueux bout de femme a aussi des aptitudes en écriture. Son journal « *Fire and Joy* » nous livre un bon complément aux photos avec des textes personnels. En fait, parcourir son site est comme feuilleter un doux roman-photo.

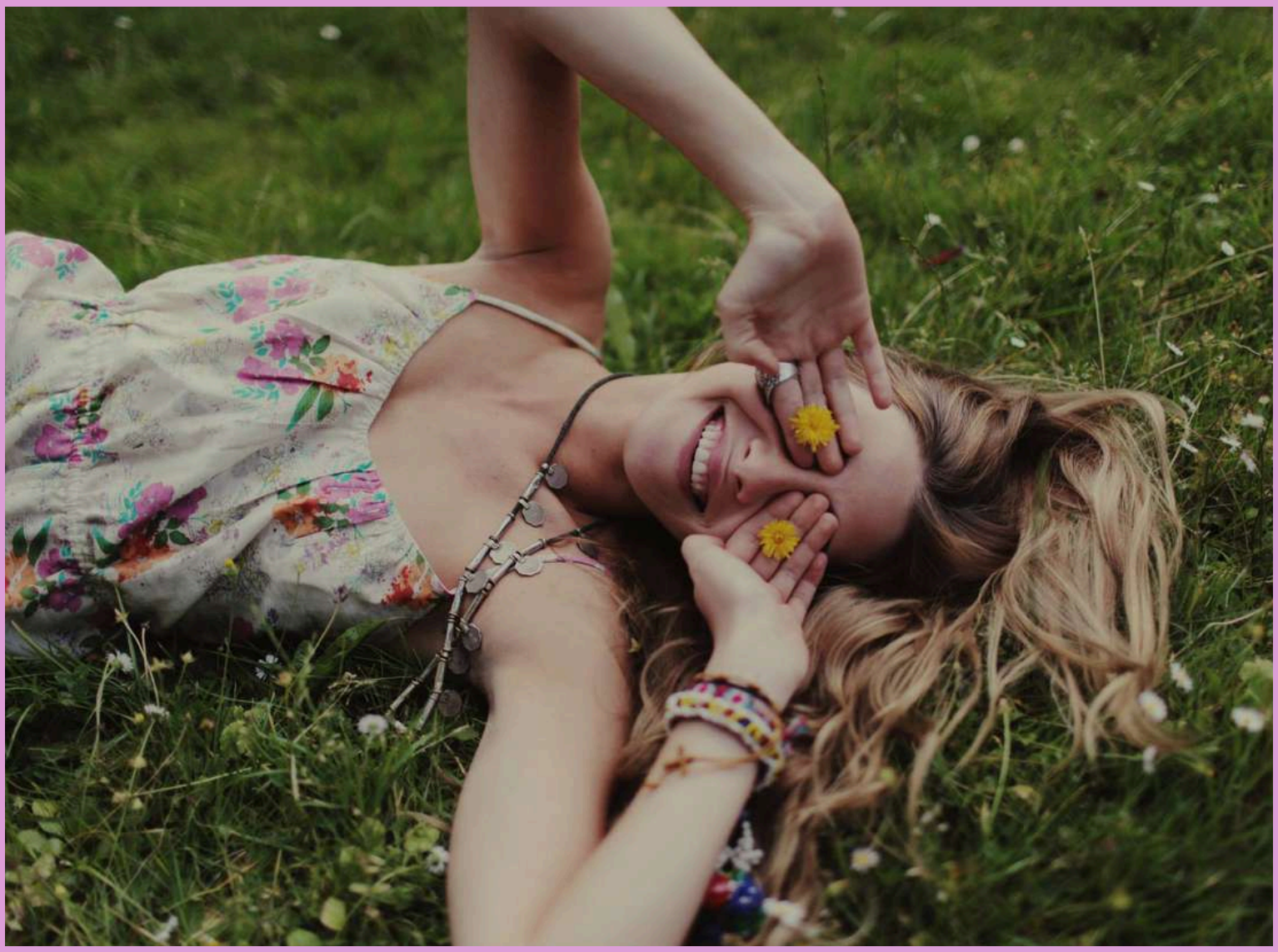
La photographie ne se révèle pas être sa seule passion. En avril 2020, Nirrimi Hakanson décide de se lancer dans un nouveau projet, la confection d'objets artisanaux. Une activité qu'elle réalise en parallèle de la photographie depuis plusieurs années. Elle crée ainsi « *Weird Feeling* », une boutique et un compte Instagram, sur lesquels elle partage son amour pour la fabrication de boucles d'oreilles, tasses ou encore vases en céramique de formes « imparfaites ». Elle confie sur ce même compte avoir toujours aimé les formes dites imparfaites :

« *I love chunky imperfect shapes, pastel shades and impactful handwritten words; so I found a way to make that playfulness and humanness wearable.* »
(J'aime les formes grossièrement imparfaites, les tons pastel et les mots percutants. J'ai donc trouvé un moyen de rendre le tout ludique et portable.)

Elle dévoile finalement sa première collection en octobre de la même année. Celle-ci entièrement faite-maison s'inscrit dans une démarche écoresponsable et solidaire, comme elle explique sous le post de présentation de sa collection :

« *When I begin generating a profit I will be donating 10% of Weird Feelings profits to mental health charities because it is important to me. All of my packaging is chosen mindfully and shipping is carbon neutral, and I'll be keeping it that way.* »
(Quand je commencerai à générer du profit, je donnerai 10 % des bénéfices de Weird Feelings à des associations caritatives de santé mentale parce que c'est important pour moi. Tous mes emballages sont choisis consciencieusement et l'expédition est neutre en carbone, et je vais continuer ainsi.)

Au travers de ces œuvres, Nirrimi Hakanson nous plonge dans nos souvenirs d'enfance. Entre petites difformités, dessin arc-en-ciel et peinture coulante, ses œuvres ressemblent à s'y méprendre aux objets en pâte à sel fabriqués quand nous étions enfants. De ces objets émane une certaine forme de nostalgie nous ramenant à ces tendres et précieux moments de l'enfance. Les créations de Nirrimi Hakanson sont à l'image de son travail photographique : brut et sans artifices. Mais pas que ! Ils sont en fait un subtil mélange entre formes élémentaires et couleurs raffinées. Les couleurs pastel, mais aussi les motifs viennent adoucir ses formes rustiques pour finalement mieux les sublimer.
Une combinaison brillamment réussie qui permet de magnifier la notion d'imperfection et nous rappeler, par la même occasion, qu'il y a du beau dans l'imperfection !



HOMMAGE À L'HUMANITÉ

LA PHOTOGRAPHIE COMME MOYEN DE PRÉSERVER L'HÉRITAGE AUTOCHTONE

PAR
CHIARA JACAZZI

Le livre Hommage à l'Humanité (*Homage to Humanity*) de Jimmy Nelson n'est pas un simple recueil de photographies, il soutient aussi activement la conservation des cultures autochtones. C'est un projet qui rapproche des pays et des traditions lointaines, en nous ramenant à la notion d'Humanité.

« My idea is that of aesthetic and empowerment for a better world. I hope that with my work, remote, indigenous people get a better sense of their uniqueness and importance in the world we all live in, which will support them to be more resilient to the pressure around them »

– Jimmy Nelson

« Mon idée est celle d'une esthétique et d'une responsabilisation pour un monde meilleur. J'espère qu'à travers mon travail, les populations autochtones, isolées, prennent davantage conscience de leur unicité et de leur importance dans ce monde où nous vivons tous, ce qui les soutiendra à devenir plus résistantes aux pressions autour d'elles »

– Jimmy Nelson

Jimmy Nelson

À travers ses photos et ses reportages, Jimmy Nelson rend hommage à la beauté, à la valeur et à la puissance de l'héritage de plus de vingt-cinq populations autochtones qu'il est allé visiter aux quatre coins du monde. Son projet vise à conserver l'unicité de ces communautés tout en poussant les observateurs à s'interroger sur l'évolution de leur propre culture et de leurs propres traditions.

Quand il était enfant, Jimmy Nelson a voyagé un peu partout dans le monde en raison des déplacements fréquents de son père. Il a toujours aimé vivre au milieu de gens et de civilisations différentes et quand il a été envoyé dans un collège en Angleterre, il s'est vite rendu compte que la quotidienneté de la vie urbaine n'était pas faite pour lui. Au début de son travail, il s'est plongé dans le photojournalisme et dans la documentation de la guerre au Tibet, mais, ensuite, afin de mieux concilier sa profession avec sa nouvelle vie de famille, il a essayé de se réorienter vers la photographie commerciale. Finalement, il a compris qu'il lui fallait encore se réinventer et que le meilleur usage qu'il puisse faire de ses capacités artistiques était de rendre hommage à la culture et à l'identité des populations autochtones qu'il photographiait depuis des années. Sa première publication dédiée aux peuples autochtones a été *Before they pass away* (Avant qu'elles ne disparaissent, 2013) qui, par son titre controversé, a réussi à attirer l'attention mondiale. Ensuite, à partir de 2016, avec son équipe, Jimmy Nelson a créé à Amsterdam une compagnie et une fondation indépendantes. Ensemble, ils ont ainsi décidé de travailler à la production d'un nouveau livre dont le titre, *Homage to Humanity* (Hommage à l'Humanité), exprime très bien le sens d'un projet qui a, à la fois, une valeur esthétique et culturelle.

« *Look at these people, look at their beauty, look at their power. Once that is achieved, we can reflect on who we have become at the same time* »

- Jimmy Nelson

« *Regardez ces gens, regardez leur beauté, regardez leur puissance. Une fois cela atteint, on peut réfléchir à ce que nous sommes devenus en même temps* »

– Jimmy Nelson

Hommage à l'Humanité

L'œuvre de Jimmy Nelson Hommage à l'Humanité (*Homage to Humanity*) n'est pas un simple livre, il se compose aussi d'interviews réalisées avec les populations représentées, d'images prises derrière les scènes et d'histoires qui questionnent l'observateur tout en lui proposant des réponses possibles et des pistes de réflexions intéressantes. Cette expérience multimédia est rendue possible grâce à une application mobile (Companion App), qui donne accès à une version numérique de l'image ainsi qu'à des vidéos, qui montrent le contexte original du tournage, permettant au public d'être impliqué dans la réalisation du document. Aussi, le spectateur peut faire une expérience d'immersion à 360 degrés de chaque chapitre en utilisant conjointement le scanner de son téléphone et une paire de lunettes VR (réalité virtuelle) qui est offerte avec chaque copie du livre.

La mission de Jimmy Nelson et de sa fondation est celle de sauvegarder les dernières cultures autochtones qui survivent dans le monde, en les aidant à préserver leurs savoirs et leur héritage traditionnel. Grâce à sa fondation, le matériel recueilli par Jimmy a pu être transformé en un programme éducatif gratuit appelé Cult-ED permettant aux enfants de voyager de manière digitale dans des lieux lointains, de la Sibérie à la Mongolie, du Pérou à la Polynésie Française, afin d'en apprendre davantage sur ces cultures uniques. En outre, le projet de Jimmy Nelson se fonde sur l'idée de réciprocité et, dans cette perspective, il soutient les communautés autochtones en les aidant à préserver leur héritage pour l'avenir et à mener elles-mêmes des programmes leur permettant de subvenir à leurs besoins.

« If you change the way you look at people, the people you look at change. And if that change is powerful enough, it will gather momentum to affect the whole of humanity »

– Jimmy Nelson

« Si tu changes la manière dont tu regardes les gens, les gens que tu regardes changent. Et si ce changement est assez puissant, il prendra de l'ampleur jusqu'à affecter l'Humanité entière »

– Jimmy Nelson

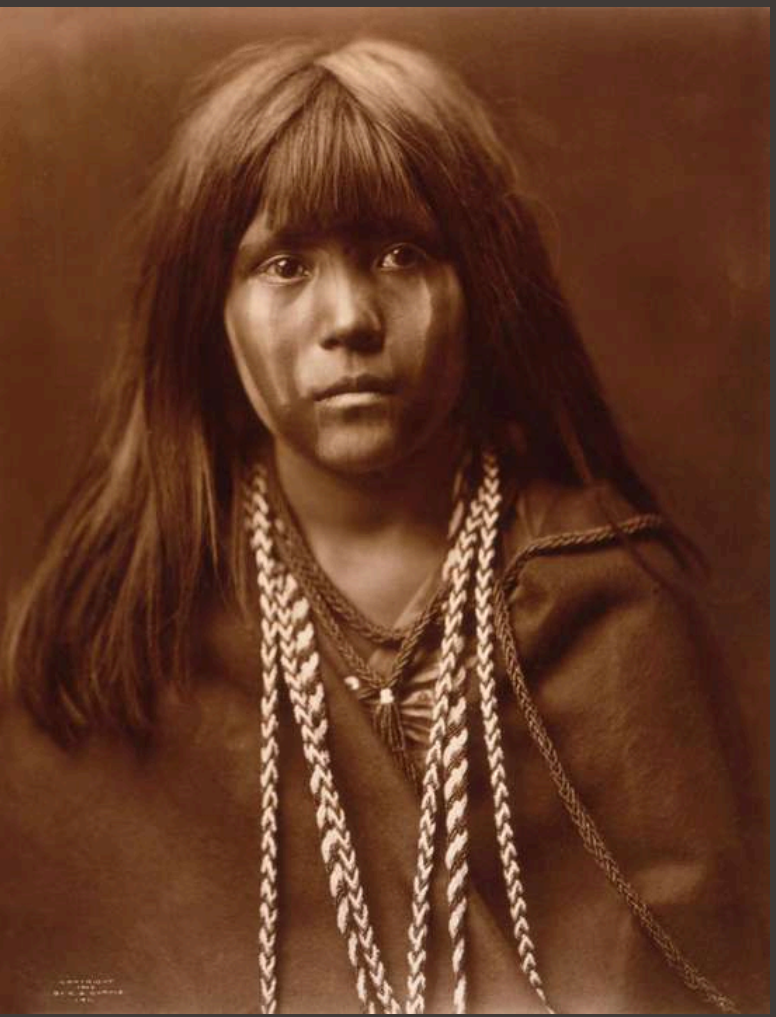
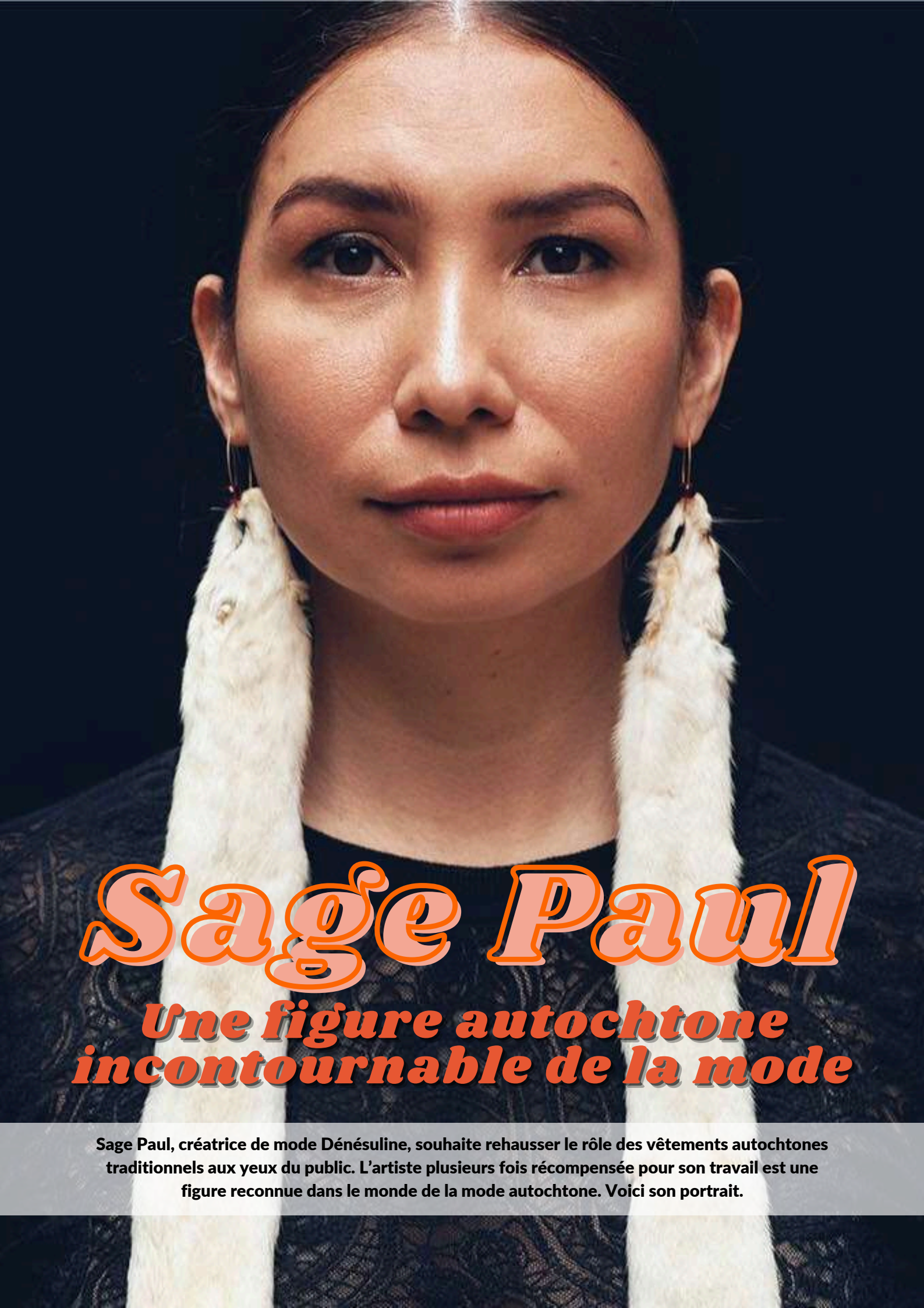


PHOTO : HUMANIUM.ORG

SUR LE CATWALK



Sage Paul

Une figure autochtone incontournable de la mode

Sage Paul, créatrice de mode Dénésuline, souhaite rehausser le rôle des vêtements autochtones traditionnels aux yeux du public. L'artiste plusieurs fois récompensée pour son travail est une figure reconnue dans le monde de la mode autochtone. Voici son portrait.

Créatrice de mode Dénésuline établie à Toronto et diplômée du George Brown College en design et techniques de mode, Sage Paul design des vêtements, costumes et objets utilisés dans des présentations artistiques, des films, des pièces de théâtre ou bien à la télévision et dans la mode, de manière générale. Sa culture et son identité autochtones sont au cœur de ses créations, elles-mêmes, très centrées sur la famille, la souveraineté et la résistance pour l'équilibre. Cependant, comme elle le confiait à *Radio Canada*, il y a plusieurs années : « Je ne veux pas que les gens qui viennent voir le défilé se disent : voici l'Autochtone ! Je souhaite que nous brillions autrement ». Elle crée pour raconter des histoires. De plus, comme elle l'a expliqué dans une entrevue pour Flare : « Artistically and professional-ly, I am driven to activate space and amplify visibility of Indigenous people, our culture and our artistic practices. » (Artistiquement et professionnellement, je suis motivée à faire de l'espace et à amplifier la visibilité des peuples autochtones, de notre culture et de nos pratiques artistiques [traduction libre]).

Ses créations ont, non seulement, une dimension politique indéniable, mais aussi conceptuelle. Une de ses dernières collections en date (2017) intitulée *Giving Life* ainsi que l'une de ses pièces, *Bust*, sont selon elle : « A mash-up of raw-hide casts and weirdo fashion; this is a cheeky exorcism of sickness possessed by loss, failed systems and a lust for trust. » (Un mélange de moulages en cuir brut et de mode bizarre ; c'est un exorcisme insolent de la maladie possédée par la perte, les systèmes défaillants et la soif de confiance [traduction libre]).

Une création qui retient beaucoup l'attention est une pièce faite de perles représentant des organes génitaux féminins, réalisée pour sa *Self Portrait Series* et exhibée de septembre 2017 à janvier 2018 au *Centre for Creativity, Craft & Design* en Caroline du Nord aux États-Unis et ce, pour l'exposition *Crafted Strangers*. Comme elle le décrit sur son site, cette série « [...] is of my uterus and vagina. Three beaded wombs. Fragility and evolution of body, identity and spirit. » ([...] représente mon utérus et mon vagin. Trois utérus perlés. Fragilité et évolution du corps, de l'identité et de l'esprit [traduction libre]).

En 2018, elle est reconnue *Woman of Influence*, *Change Maker* par le Toronto Star et *Toronto "cool girl"* par Vogue. Ces récompenses s'expliquent notamment par le fait qu'elle est la fondatrice et directrice artistique de l'*Indigenous Fashion Arts Festival* (précédemment appelé *Indigenous Fashion Week Toronto*) dont l'édition 2022 s'est tenue du 9 au 12 juin au *Harbourfront Centre* dans le centre-ville de Toronto.

Comme évoqué en introduction, Sage Paul a été, plusieurs fois, récompensée pour son travail et son influence. En 2017, elle fait partie du Top 100 des femmes talentueuses et déterminées du Canada dans *Flare* et reçoit le *Design Exchange RBC Emerging Designer Award*, ainsi que le statut de femme innovatrice transformant la province ontarienne par l'*Ontario Minister of the Status of Women*.

Sage Paul est donc incontestablement l'une des figures autochtones de la mode les plus influentes et son travail participe grandement au rayonnement de sa culture et de son (ses) art(s).

Je ne veux pas que les gens qui viennent voir le défilé se disent : voici l'Autochtone ! Je souhaite que nous brillions autrement

Sage Paul pour Radio Canada

Sources :

SAGE PAUL: INDIGNEOUS DESIGNER & ARTIST. En ligne, consulté le 19 septembre 2022.

MILLER, Sophie-Claude (2018). Sage Paul ou la mode en tant que véhicule politique. En ligne, consulté le 19 septembre 2022.

FLARE (2017). Sage Paul, Fashion Designer and Incubator Co-Founder. En ligne, consulté le 19 septembre 2022.

INDIGENOUS FASHION ARTS FESTIVAL. En ligne, consulté le 19 septembre 2022.

Original by Nomads

par Adrienne Sauriol

Née dans une famille nombreuse algonquine et crie, Babbeyjane Happyjack a grandi dans une famille d'accueil allochtone en Abitibi-Témiscamingue. Tout comme ses parents qui ont été élevés dans les écoles de jour des oblats et membres de familles affectées par le lourd passé des pensionnats, elle a vu ses longs cheveux être coupés et n'a pu parler sa langue maternelle avec ses jeunes frères. Autant de traumatismes qu'elle a vécus et qu'elle peut nommer maintenant. Elle nous raconte que la famille d'accueil était très stricte, mais qu'elle lui a quand même appris certaines valeurs qu'elle apprécie aujourd'hui. Dès qu'elle a atteint ses dix-huit ans, elle est retournée dans sa réserve et s'est reconnectée avec sa culture et sa langue.

Quelques dix ans plus tard, Babbeyjane est retournée sur les bancs d'école pour y suivre des cours. Elle voulait avoir une certification en gestion. Étant mère, elle se considère comme une personne aimante et aimable qui veut prendre soin des siens. Malgré la surcharge de ses études et son devoir de maman, elle a décidé de travailler à temps plein pour promouvoir la fierté de ses origines. Sa jeune compagnie s'appelle : Original by Nomads. Nomades fait référence à ses ancêtres.

À l'école, on disait à Babbeyjane qu'elle avait des troubles de comportement et d'apprentissage. Ce à quoi elle répondait que c'étaient plutôt son expression et sa créativité qui étaient écrasées. Elle se dit « fashionista » et serait tombée dedans quand elle était toute petite, en regardant les albums de Cindy Lauper que sa mère aimait écouter. « J'aimais ces maquillages, ces couleurs, c'était en moi », nous dit-elle. D'ailleurs, les couleurs solides et vibrantes font partie de son quotidien.

Babbeyjane fait les designs graphiques qui seront imprimés ou brodés sur ses chandails et hoodies et travaille principalement avec de petites entreprises de Montréal. « Elles sont généralement plus à l'écoute de leurs client.e.s », souligne-t-elle. « Si le résultat ne correspond pas aux attentes, elles sont plus enclines à corriger le tir ». Elle essaie de s'en tenir à des tissus naturels comme le coton. Elle veut du résistant qui va durer. Elle souhaite surtout que ceux et celles qui le portent le fassent avec fierté. Ses réalisations sont unisexes. Qui les aime les porte. Il y a une acceptation totale de tout le monde. Sans préjugés. Elle veut garder ses prix intéressants afin que les gens puissent se les offrir.

Babbeyjane veut moderniser, promouvoir sa culture et la fierté d'être autochtones. Elle adore passer des heures à dessiner ses futurs motifs. Baignant dans la musique des années 80' et les chansons traditionnelles, elle laisse son « enfant intérieure » s'amuser pendant ces moments de création. Elle entre dans un état d'esprit où le calme prend toute la place. Elle avoue, par contre, être un tant soit peu perfectionniste.

Au début, Babbeyjane favorisait les broderies avec du fil or, ce qui est plutôt inhabituel et une de ses amies portait un de ses chandails au Cégep Larendeau, mais n'était pas à l'aise, car les gens étaient curieux et lui demandaient de toucher son chandail. Elle convient que son style est quelquefois flamboyant, mais raffole du fait que ça attire l'œil et engendre des conversations.

Les communautés du Nord ont grandement été affectées par la pandémie, ce qui a ralenti la progression de sa petite entreprise. Depuis le printemps, elle a pu faire le tour des pow-wow et des festivals afin de faire connaître ses produits. Les commentaires qu'elle y reçoit l'encouragent à continuer. Elle parle de cet épisode de sa vie avec beaucoup d'espoir et de positivisme. Elle adore les séances de photos qui mettent en valeur ses créations et sa culture. Elle est particulièrement fière de son design « heal our children » (la guérison de nos enfants). Une petite boutique de Val-d'Or (Librairie et boutique Corps et Esprit) vend maintenant ses créations. Elle a le vent dans les voiles. Même nomade, elle a les deux pieds sur terre et la tête dans les nuages.

Babbeyjane Happyjack croit que les réseaux sociaux offrent des possibilités de développement à très haut potentiel pour les petites entreprises autochtones. Elle aimerait que plus de liens d'affaires se créent entre autochtones et allochtones et croit aux échanges et au travail d'équipe. Il est bon de faire reconnaître l'apport des peuples autochtones et cite l'exemple de Canada Goose qui collabore avec une designer Inuk Victoria Kakuktinniq et lui donne le crédit qu'elle mérite. Mais Babbeyjane a vu une de ses créations être copiée sans son accord ; ce qui l'attriste et lui fait dire, en même temps, que cette dernière fut appréciée. Elle s'aperçoit de l'importance de protéger son travail afin d'être reconnue.

Une nouvelle série d'accessoires inspirée par la nature verra bientôt le jour. En attendant, elle continue de sillonner le Québec et le Canada afin de faire connaître sa marque, de se faire des contacts et de continuer à partager sa fierté d'être autochtone.

Linda et Evangeline Charlie

UNE POSE POUR LE MAGAZINE VOGUE

Rien ne les prédestinait à un tel retour médiatique. Et pourtant, les deux sœurs Linda et Evangeline apparaissent bien sur une photo pour le magazine Vogue. Découverte d'une immersion dans la mode réussie.

Même si Linda Charlie et sa sœur Evangeline ont supposé que leur shooting Vogue en mars 2021 ne valait rien, elles ont été ravies d'apprendre que leurs photographies seraient présentées dans le célèbre magazine de mode.

Linda a déclaré qu'elle était « tellement excitée » lorsqu'elle a vu les photos pour la première fois. Elle les a ensuite montrées à sa sœur qui a également été ravie par la nouvelle. Evangeline pensa : « Oh, mon Dieu, je ne me réveille pas. Est-ce vraiment en train de se produire ? » quand elle a vu la photo. Difficile d'y croire et pourtant, le destin des sœurs Charlie était scellé !

Evangeline, a gauche et Linda Charlie

Photo : Katherine Kingston

Retour sur le tournage pour Vogue

« Nous avons fait ce tournage il y a plus d'un an », a poursuivi Linda. « Grosso modo, nous nous disions que la photographe n'a pas aimé les photos parce qu'il nous a fallu si longtemps pour les récupérer. Habituellement, lorsque nous faisons une séance photo, nous voyons les images environ trois à six mois plus tard. Donc, au moment où vous voyez les photos, elles sont vieilles pour nous. »

Un récent voyage à l'agence de Linda apporterait une certaine clarté. « J'ai dû me rendre à mon agence pour mettre à jour mes photos parce que mes cheveux ont poussé et là, la photographe m'a dit : "Hé, je viens de récupérer ces photos après la retouche. Êtes-vous ravies qu'elles soient publiées ?", a déclaré Linda avant d'ajouter : « Quand elle m'a dit ça, j'étais juste sous le choc. Donc, après qu'elle avait dit cela, je vérifiais Vogue tous les jours. J'attendais que cela soit publié. Mais quand c'est arrivé, je me suis dit : "Oh mon Dieu !" ».

Un début de carrière prometteur

Linda, 23 ans, a officiellement commencé sa carrière de mannequin il y a environ quatre ans tandis qu'Evangeline, 19 ans, est impliquée depuis environ un an dans ce nouveau métier de modèle. Toutes les deux résident à Yellowknife. « Ce qui était intéressant pour moi [était que] je voulais travailler avec des photographes et je voulais juste des photos sympas », confie Linda.

Elle raconte alors pourquoi le travail l'attirait. « Je pense que la campagne éditoriale a été comme un bonus. J'ai juste eu de la chance de pouvoir faire ça ». Avant le tournage de Vogue, les sœurs avaient été impliquées dans de nombreux points de vente dont Bridal Fantasy, Hillberg et Birk, Jourdian et Dean Davidson.

La réponse des ami.e.s et de la famille lors de l'apparition des sœurs dans Vogue n'a rien eu de particulier. « C'est un immense honneur parce que nous venons d'une petite ville du Nunavut, Taloyoak, et il y a environ 800 personnes qui vivent là-bas », a affirmé Linda.

Ce qui est encore plus incroyable, c'est que le tournage de Vogue a été le premier d'Evangeline ; ce qui a marqué le début de sa carrière. Evangeline a acquis encore plus d'expérience dès le départ avec un autre tournage qui serait présenté dans Basic Magazine.

« Cela a été vraiment bien pour Evangeline jusqu'à présent », a déclaré Linda. Cependant, bien que les sœurs apprécient la reconnaissance, l'expérience et les commentaires positifs qu'elles ont reçus, il y a une signification plus profonde qui accompagne leur succès.

PHOTO : KATHERINE KINGSTON

Parcours de vie

« Nous avons grandi au sein de notre communauté inuite et notre père a également fréquenté un pensionnat et je pense qu'il est important pour nous faisant partie de communautés marginalisées de représenter… ces personnes », proclame Linda.

Evangeline et Linda Charlie ont grandi à Taloyoak, au Nunavut, avant de demenager a Yellowknife quelques annees plus tard.

photo : Linda Charlie

« Parce que les gens comme nous ne sont pas toujours montrés dans les médias… Du côté de notre mère, elle est une immigrante du Kenya, et du côté de notre père, il est inuit, survivant des pensionnats autochtones. »

« Nous ne venons pas d'un milieu riche. Donc, en grandissant dans ces communautés marginalisées, nous avons eu notre juste part de difficultés et d'oppression dans la vie. Mais nous avons aussi été très, très chanceuses dans certaines situations, et nous choisissons de le souligner, car malheureusement, ces groupes de personnes comme nous n'ont pas toujours été représentés dans les médias. Nous espérons donc qu'à l'avenir, nous verrons de plus en plus de ces opportunités offertes aux peuples autochtones », a déclaré Linda.

Bien qu'elles ne puissent pas révéler ce que l'avenir leur réserve, elles nous ont confirmé avoir « des projets vraiment sympas » qui devraient voir le jour dès cet automne. « Ouais, nous ne nous attendions pas à un soutien aussi écrasant, en particulier de la part de notre communauté dans le Nord, comme notre famille et les membres de la communauté, mais désolé, aussi (ils) ne sont pas seulement dans le Nord. Comme nous avons des membres de la famille au Texas et au Kenya qui partagent cela, cette histoire a été publiée avec la CBC. Donc nous avons été honorées qu'un tel nombre de personnes ait aimé leurs histoires. »

Les parents : Dorcas Okado et l'artiste Charlie

photo : Linda Charlie

PHOTO : ASSOCIATION TOURISTIQUE AUTOCHTONE DU CANADA

WWW.R-MAGAZINE.CA

Suivez-nous :

Rmag